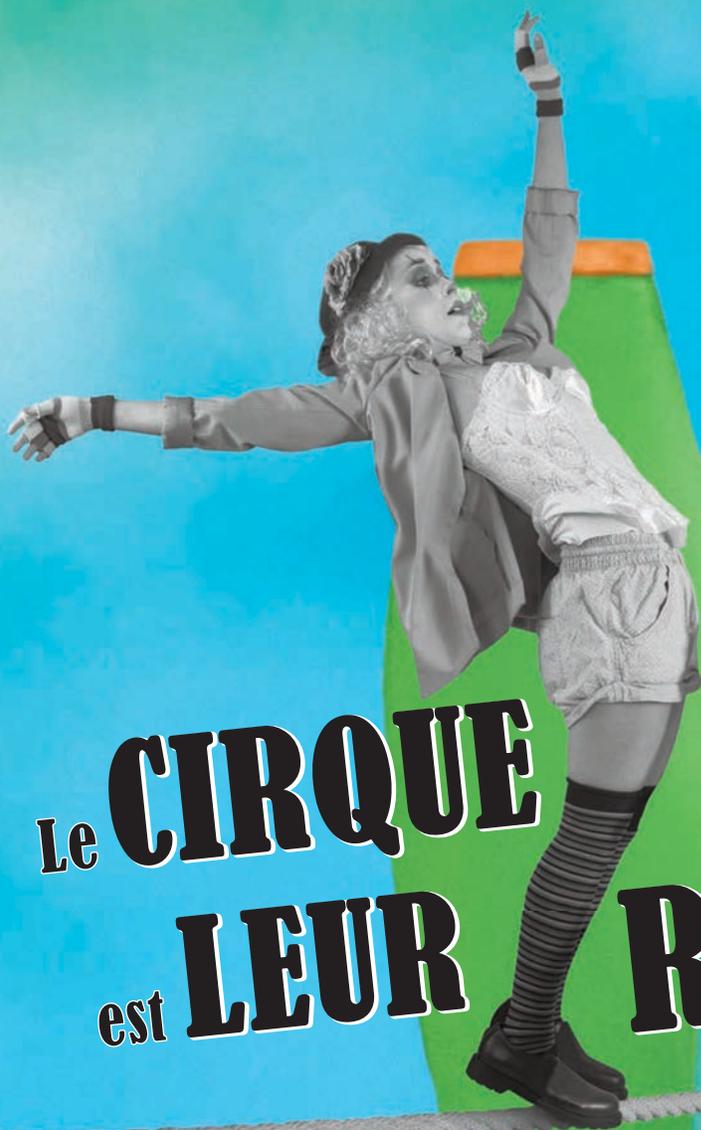


L'ITINÉRAIRE

3\$ Volume XXXII, n° 12
Montréal, 1^{er} juillet 2025
ABONNEMENTS À
itinaire.ca



Le **CIRQUE**
est **LEUR** **SOCIAL**
REFUGE



GRATUITÉ

65 ANS ET +

ZONE A

RENOUVELEZ DÈS MAINTENANT

- Auprès d'un agent de station
- Preuve de résidence, pièce d'identité et carte OPUS avec photo requises
- Des modalités s'appliquent : stm.info/gratuite65

RÉSIDENTS DE L'AGGLOMÉRATION DE MONTRÉAL



ZOOM



VILLE
MARIE

L'arrondissement de Ville-Marie est fier de soutenir *L'Itinéraire*,
un acteur clé de l'engagement social.

Ville-Marie
Montréal

Mostapha Lotfi

Camelot n° 01465 • Âge 54 ans •
Point de vente • Métro Édouard-Montpetit

Peut-être l'avez-vous déjà croisé à la sortie du métro Édouard-Montpetit. Le regard doux, un sourire franc, toujours prêt à échanger un mot. Le choix de son emplacement n'a rien d'un hasard; après avoir essayé plusieurs filières à l'Université de Montréal, en littérature, en enseignement et en commerce international, ces pavillons qui l'entourent, il les connaît bien.

Mostapha parle le berbère, sa langue natale, l'arabe, l'espagnol, le français, et même l'anglais. C'est «*l'intellectuel*», comme le décrivent ses clients.

«*J'ai toujours été une personne curieuse, ambitieuse, mais, vu qu'il y a une certaine angoisse interne, c'est comme si je savais que j'étais prédestiné à ne pas obtenir mes choses.*» Arrivé du Maroc en 2002, il reprend des études pour devenir enseignant, même si, au fond de lui, il n'y croit qu'à moitié. Car depuis des années, il lutte contre des troubles obsessionnels compulsifs et une dépression qui, par moments, le paralysent et rendent toute stabilité professionnelle difficile.

En 2014, il rejoint *L'Itinéraire* et rencontre un responsable qui lui dit: «*Tu peux écrire.*» Et c'est le déclic. Depuis, il a signé plus d'une cinquantaine d'articles. Parmi ses plus grandes fiertés, il y a une entrevue avec Justin Trudeau à Ottawa, une autre avec François Legault, ou encore un échange avec la cinéaste Anaïs Barbeau-Lavalette. L'écriture occupe une place importante dans sa vie. Elle lui sert à dire et à traduire le monde, il publie d'ailleurs aussi sur les réseaux sociaux dans d'autres langues que le français.

L'Itinéraire, pour lui, est un facteur de protection. «*C'est comme si l'organisme voulait me sauver, mais que d'autres forces qui me retenaient.*» Après une rupture difficile, il perd le contact avec ses enfants en 2018. À ce moment-là, les facteurs de risque l'emportent sur les facteurs de protection.

Aujourd'hui il espère retrouver son équilibre. Ce qui compte le plus pour lui, c'est le lien. Celui qu'il compte retisser avec ses enfants, et celui qu'il crée chaque jour avec ses clients.

«*J'apprécie l'être humain. Je salue tout le monde.
N'ayez pas peur de me dire bonjour.
N'ayez pas peur de me sourire.*»

Par Maureen Jouglain • journaliste

MAUREEN JOUGLAIN



PARTENAIRES MAJEURS



Le groupe communautaire L'itinéraire offre une formation d'ADS+ à tous ses employé.e.s et y adhère en tant qu'organisme.

PRINCIPAUX PARTENAIRES DE PROJETS



Nous tenons à remercier le ministère de la Santé et des Services sociaux de même que le Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux du Centre-Sud-de-l'Île-de-Montréal pour leur contribution financière permettant ainsi la poursuite de notre mandat.

L'itinéraire EST MEMBRE DE



La direction de L'itinéraire tient à rappeler qu'elle n'est pas responsable des gestes des vendeurs dans la rue. Si ces derniers vous proposent tout autre produit que le magazine ou sollicitent des dons, ils ne le font pas pour L'itinéraire. Si vous avez des commentaires sur les propos tenus par les vendeurs ou sur leur comportement, communiquez sans hésiter avec la direction de L'itinéraire à :

direction@itineraire.ca | 514 597-0238 poste 228



Le journal L'itinéraire a été créé en 1992 par Pierrette Desrosiers, Denise English, François Thivierge et Michèle Wilson. À cette époque, il était destiné aux gens en difficulté et offert gratuitement dans les services d'aide et les maisons de chambres. Depuis mai 1994, le journal de rue est vendu régulièrement par les camelots. Aujourd'hui le magazine bimensuel est produit par l'équipe de la rédaction et plus de 50 % du contenu est rédigé par les camelots.

NDLR Nous nous réservons le droit de corriger et de raccourcir les textes

Mots de lecteurs

On aime ça vous lire !

Vous nous dites souvent que vous aimez L'itinéraire, que vous avez apprécié tel article, que vous aimez notre magazine. Eh bien, écrivez-nous pour nous le dire! Cette section vous est réservée tout spécialement.

L'ITINÉRAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
2103, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Qc) H2K 2H9

LE CAFÉ L'ITINÉRAIRE
2101, rue Sainte-Catherine Est
Téléphone : 514 597-0238
Télécopieur : 514 597-1544
Site : www.itineraire.ca

ISSN -1481-3572
Numéro de charité : 13648 4219 RR001

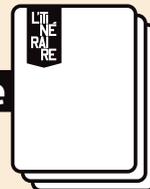
Dépôt légal
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec

Le Groupe L'itinéraire a pour mission de réaliser des projets d'économie sociale et des programmes d'insertion socioprofessionnelle, destinés au mieux-être des personnes vulnérables, soit des personnes, jeunes ou âgées, à faible revenu et sans emploi, vivant notamment en situation d'itinérance, d'isolement social, de maladie mentale ou de dépendance. L'organisme propose des services de soutien communautaire et un milieu de vie à quelque 200 personnes afin de favoriser le développement social et l'autonomie fonctionnelle des personnes qui participent à ses programmes. Sans nos partenaires principaux qui contribuent de façon importante à la mission ou nos partenaires de réalisation engagés dans nos programmes, nous ne pourrions aider autant de personnes. L'itinéraire, ce sont plus de 2000 donateurs individuels et corporatifs qui aident nos camelots à s'en sortir. Merci à tous !

Les camelots l'achètent **1,50 \$**

3\$ Prix de vente

1,50 \$ paie l'impression + coûts de production



Convention de la poste
publication N°40910015,
N° d'enregistrement 10764.
Retourner toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada, au
Groupe communautaire L'itinéraire
2103, Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2K 2H9

SOLISCO

IMPRIMEUR SOLISCO
120, 10E RUE
SCOTT (QUÉBEC)



Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada. Les opinions exprimées dans cette publication (ou sur ce site Web) ne reflètent pas forcément celles du ministère du Patrimoine canadien.

LUC DESJARDINS

Président-directeur général et éditeur

ADMINISTRATION

VANESSA TREMBLAY

Directrice - Opérations et ressources humaines

ESTELA SOLORIZANO

Cheffe comptable

LAUDICE LUCIA VASQUEZ

Commissaire comptable

SANDRINE PAPINEAU

Adjointe de direction

RÉDACTION

KARINE BÉNÉZET

Rédactrice en chef

SIMON BOLDOC, MAUREEN JOUGLAIN

et ANNE-LAURE JEANSON - Journalistes

CARLA BRAGA

Responsable de la création visuelle

GABRIEL LAVOIE

Participant photojournaliste

Composition de la Une CARLA BRAGA

Photo CIRQUE HORS PISTE | FACEBOOK

DÉVELOPPEMENT PHILANTHROPIQUE ET RÉSEAUX SOCIAUX

JOSÉE LABRECQUE

Directrice - Développement philanthropique

ALEXANDRE DUGUAY

Directeur - Stratégie numérique

PASCALLE PLANET

Gestionnaire de communauté et contenu numérique

JUSTINE LEMELIN

Créatrice de contenu

ACTION COMMUNAUTAIRE

THOMAS WAYLAND

Organisateur communautaire

PIERRE TOUGAS

Responsable du Café M. Paul

DOMINIC MILETTE

Coordonnateur du service alimentaire

MARIO ALBERTO REYES ZAMORA

Aide-cuisinier

SAMUEL SAVOIE

Intervenant responsable de la distribution

SERVICE D'INTERVENTION

VINCENT OZROUT - Directeur clinique

MAUDE M.-ROMPRÉ - Responsable clinique

DOMINIC BOMBARDIER, MARIANNE ROUTHIER

et BRUNO LAPORTE - Intervenant.e.s psychosocial.e.s

PROGRAMME MAISON RONDE

MARILOU MAISONNEUVE - Chargée de projets

DAVID CEPEDA - Coordonnateur des opérations

KARINE M.-HOUE, EVA GODOY

et SHAMS BEN TEMESSEK - Intervenant.es psychosociales

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président

NICK KAMINARIS - Nuvei

Trésorière

KATERINE CÔTÉ - Lefebvre & Benoit

Secrétaire

CAMILLE BOIREAU - Galileo Partners

Vice-président

YVON MASSICOTTE - Camelot

Administrateurs

DIANE CURADEAU - Représentante des camelots

CÉLINE MARCHAND, CHRISTIAN TARTE

et SYLVIE HOULE - Camelots

BÉNÉVOLES

CHRISTINE BARBEAU, MARIE BRION, ANITA BARSETTI,

NICOLE BLAIS et VINCENT LACHAPELLE -

Bénévoles à la rédaction

PAUL ARSENAULT, NICOLE BLAIS, LUCIE LAPORTE

et SYLVIE POIRIER - Bénévoles à la révision



Karine Bénézet

1^{er} juillet 2025
Volume XXXII, n° 12

Rédactrice en chef

(Re)faire société

Les dernières années ont été marquées par une fragmentation sociale accélérée. Le tissu de nos communautés s'effrite, la confiance en ses acteurs avec. Des constats multifactoriels et mondialisés, qui résultent majoritairement des inégalités sociales et économiques et qui touchent plus encore les nouvelles générations. « *Un nouveau consensus politique fondé sur l'équité, la sécurité économique pour tous et la solidarité est essentiel pour briser ce cycle* », peut-on lire dans l'édition 2025 du *World Social Report*, un préambule de 132 pages du prochain *Sommet sur le développement social* qui se tiendra au Qatar, en novembre prochain.

Le dernier s'était déroulé à Copenhague; rappelez-vous... la fameuse déclaration sur le développement social, un accord qui visait à éradiquer la pauvreté... C'était en 1995. Trente ans plus tard, l'objectif est à réaffirmer.

Impossible de croire d'ailleurs que d'ici cinq ans, le 1^{er} but de l'Agenda 2030, négocié par 193 pays et qui vise « *la fin de la pauvreté et la lutte contre les inégalités sous toutes ses formes et partout dans le monde* » puisse être atteint dans une société où les écarts de richesse se creusent à grands coups d'inflation, où la polarisation attise la haine, dans laquelle les préjugés semblent se renforcer et, par conséquent, la solidarité s'effile.

En attendant que le rêve éveillé de (re)faire société* (re)devienne imaginable, les gens ont besoin de (re)tisser des liens. Un besoin largement connu du réseau communautaire qui offre aux plus victimes de l'effritement social de satisfaire l'un des grands traits de la nature humaine: se lier aux autres. C'est ce à quoi s'est intéressée notre journaliste société, Anne-Laure Jeanson, en passant du temps avec les jeunes de l'organisme Cirque Hors Piste, un safe space, un lieu d'appartenance et de guérison.

Si la solidarité sociale se cache parfois entre quatre murs, elle existe pourtant partout: dans le métro, lorsqu'on cède sa place volontairement, lorsqu'une grève se déclare, lorsque des intervenants, trousse de naloxone à la ceinture, sauvent la vie d'une personne en surdose...

Autant de marques d'attention sociale éparpillées, isolées, qu'il est bon de valoriser haut et fort, autant qu'il est essentiel de lutter contre les préjugés et de dénoncer les inégalités. Aux politiques publiques de suivre, d'éditer un nouveau contrat social; aux institutions de prouver que l'on peut de nouveau leur faire confiance pour tisser des liens entre toutes les revendications humaines qui n'ont qu'un but commun: celui de bien vivre ensemble. ■



La naloxone est un médicament servant d'antidote aux surdoses d'opioïdes. Au Québec, la naloxone est disponible gratuitement et sans ordonnance dans toutes les pharmacies et dans certains établissements de santé.

* Faire société, c'est développer une identité commune, se sentir appartenir à une société et en être un acteur.



LIT
NE
RAI
RE

17 LIT
NE
RAI
RE
camelots
ont participé
à cette édition

SOMMI

© DAVID HIMBERT



3

Zoom

3 Mostapha Lotfi

Mots de camelots

- 9 Maxime Valcourt
- 9 Joseph Clermont Mathurin
- 9 Suzanne Leblanc

© CIRQUE HORS PISTE | FACEBOOK



13



© GUILLAUME HUBERMONT

26



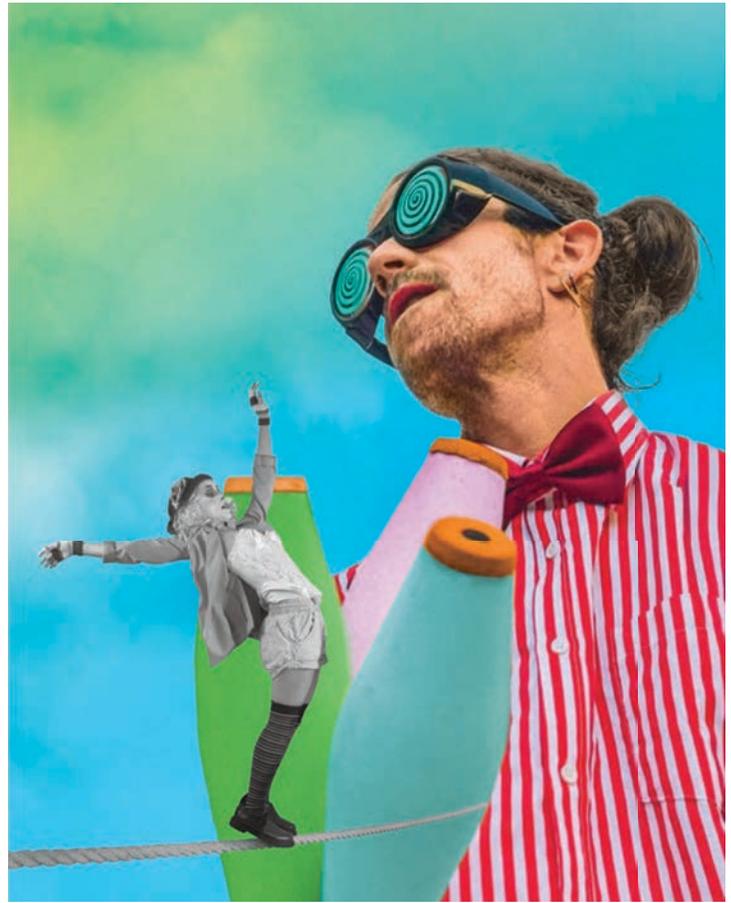
IMMAIRE

1^{er} juillet 2025
Volume XXXII, n° 12

- 8 Rond-point international: Italie**
L'itinérance au cinéma
Simon Bolduc
- 10 Dans l'actualité: Grève à la STM**
Plusieurs sont sans solution
Simon Bolduc
- 22 Dans la tête des camelots**
Quel est votre talent caché?
- 24 Chronique - Dernier chapitre**
Tomber dans la rue, tomber en amour
Yvon Massicotte
- 26 Guide touristique nouveau genre**
La Côte-Nord de Guillaume Hubermont
Simon Bolduc
- 31 Roman-feuilleton**
J'ai toujours aimé regarder passer le ciel - Chapitre 5
Sophie Voillot
- 36 Chronique**
Mon rétablissement, une journée à la fois
Gaston Grégoire
- 37 On se fait notre cinéma**
Agathe Melançon
- 40 Espace sciences**
Gabriel Lavoie
- 41 Chronique**
Finding meaning in life
Daniel Grady
- 42 BD - À la sauce piquante d'El Diablo**
- 43 C't'encore drôle**
Pier-Luc Ouellet
- 44 Détente**

À la une

Anne-Laure Jeanson



© COMPOSITION VISUELLE CARLA BRAGA

13

Lorsqu'on pénètre dans la grande bâtisse patrimoniale de Cirque Hors Piste, on est accueilli avec diligence par Pirate, un berger allemand croisé, aux poils doux, couleur chocolat, qui semble avoir capté l'énergie du lieu. Ici, on utilise les arts du cirque comme outils de transformation sociale auprès d'adolescents et de jeunes adultes qui ont des parcours de vie marginalisés.

ITALIE

L'itinérance au cinéma

Numéro de maison : zéro

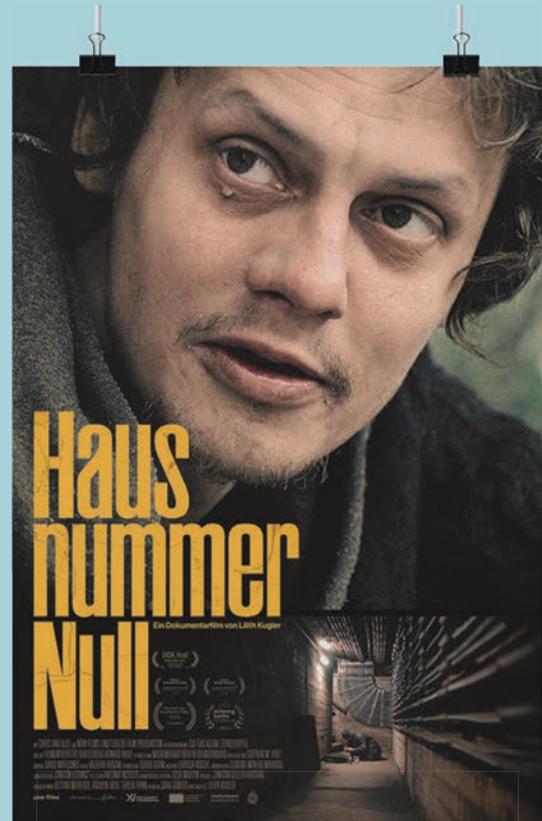
Lorsque Lilith Kugler a déménagé à Berlin en 2020 pour étudier en master à l'Université Konrad-Wolf de Babelsberg, elle a vécu à Friedenau, un quartier paisible de Berlin où les loyers sont encore raisonnables. C'est là qu'elle a rencontré Chris, un jeune homme d'une trentaine d'années qui était sans-abri.

«*Nous étions en quelque sorte des voisins*», a-t-elle raconté au *Berliner Morgenpost*. «*Nous vivions dans la même rue. Lui, cependant, était au numéro de maison zéro.*» C'est-à-dire qu'il vivait dans la rue. «*Je me demandais toujours: "Qu'est-ce qu'il fait de son temps? Comment s'appelle-t-il?"*» Beaucoup d'entre nous se posent ces questions lorsque nous voyons des personnes en situation d'itinérance, dans la rue, mais il est rare que nous nous arrêtions et que nous demandions si elles ont besoin d'aide.

L'itinérance au cinéma

Un jour, Lilith a brisé la glace et a entamé une conversation qui s'est poursuivie les semaines suivantes. Les deux se sont compris, et c'est Chris qui a fait une proposition: «*Tu étudies en cinéma. Tu pourrais me filmer si tu veux.*» C'est ainsi qu'est née l'idée d'un film, devenu une réalité fin 2024: *Hausnummer null – Leben auf der Straße* (Numéro de maison zéro – La vie dans la rue), un documentaire de 90 minutes, sélectionné au prestigieux Grimme-Preis 2025.

Lilith Kugler a suivi Chris et son ami Alex pendant deux ans et demi et a raconté le quotidien des deux hommes à la vie rythmée par l'héroïne. «*La dépendance et l'itinérance vont souvent de pair*», explique Lilith. Elle a appris à quel point cela peut forcer les gens à adopter une routine fixe, contraints chaque jour de rassembler suffisamment d'argent avant que les symptômes de sevrage ne commencent. Dans de telles conditions, il est difficile même de penser à changer de situation: trouver un appartement, entrer dans le système des services sociaux, remplir des formulaires.



Hausnummer null – Leben auf der Straße
Numéro de maison zéro – La vie dans la rue
Documentaire de Lilith Kugler
Allemand, 2024, 90 min

Le tournant pour Chris est survenu avec un diagnostic d'hépatite C qui l'a forcé à arrêter la drogue, ce qu'il a réussi avec le soutien du quartier. Dans les dernières images du documentaire, nous le voyons dans un nouvel appartement, avec de nouvelles dents, un nouvel emploi, et en amour. Lilith, qui est devenue en cours de route un soutien émotionnel et une amie, lui demande: «*Quelle question te poses-tu maintenant, à ce stade de ta vie?*»

«*Je me demande si je suis plus heureux maintenant; si j'ai atteint mon but, ou si je veux d'autres choses.*»

- Mauro Meggiolaro, *Scarp de' tennis*, Italie/INSP.ngo



Histoires de pêche

J'ai toujours aimé la pêche. J'étais très jeune quand j'allais pêcher l'anguille et l'éperlan en Gaspésie, dans la famille de ma mère.

De vrais voyages de pêche comme celui d'il y a à peu près 20 ans, sur la Côte-Nord, en tente-roulotte avec mon père et son frère Marcel, je n'en ai pas fait beaucoup. Sur le chemin, on s'était arrêtés pour admirer le barrage Manic-5. C'était à couper le souffle, cette grande masse d'eau au milieu de la nature.

À notre campement, on se levait très tôt et on s'en allait sur le lac pour pêcher. Il arrivait qu'on aille aussi au bord d'une rivière. Tous les soirs, on préparait le repas dehors et on mangeait du poisson avec des patates. Mais il y avait tellement de guêpes et de mouches à chevreuil, c'était à rendre fou! Et dans mon souvenir, il faisait très chaud, même la nuit. Dans la tente-roulotte, la chaleur et les ronflements rendaient mes nuits courtes, mais je me sentais bien, reconnaissant et heureux d'être là.

Quelques années après, on est allés pêcher au lac des Huit Mille, près d'Amqui, où il m'est arrivé une très mauvaise aventure. En marchant le long du lac, je me suis enfoncé dans un genre de sable mouvant. Je me souviens d'avoir eu très peur, mais ça s'est bien terminé. De belles histoires de pêche qui resteront gravées dans ma mémoire à jamais.



MAXIME VALCOURT

CAMELOT THÉÂTRES DU NOUVEAU MONDE
ET DU RIDEAU VERT

Pickpocket

L'autre jour, j'ai pris le métro à l'heure de pointe. On était tous tassés dans le wagon et, comme d'habitude, personne ne m'a laissé de place prévue pour les gens à mobilité réduite. Donc j'étais debout, tassé avec mon déambulateur. J'avais mon manteau. Tout d'un coup, j'ai eu la sensation que quelqu'un fouillait dans mes poches. C'était une main! Je l'ai aussitôt chassée de ma poche. Je me suis retourné, avec l'air bête, en lui disant: «*Mais qu'est-ce que tu fais avec les mains dans mes poches?*» La personne ne savait pas quoi dire. Elle est descendue à la station d'après. Si j'avais été violent comme avant, je lui aurais sacré une bonne volée.

Surveillez vos téléphones, car il y en a qui ont les mains rapides en sortant du wagon, quand les portes se ferment. Les magiciens ne sont pas tous au cirque, il y en a aussi dans le métro. J'en ai vu, des cellulaires s'envoler.

Tout cela est pour vous dire qu'on n'est à l'abri nulle part. Il faut toujours avoir les yeux en arrière de la tête et se méfier des inconnus malveillants. Les temps changent et pas pour le mieux.



JOSEPH CLERMONT MATHURIN

CAMELOT ÉPICERIE METRO DORION / SAINTE-CATHERINE EST
ET ÉPICERIE SUPER C SAINTE-CATHERINE / DE LORIMIER

Moi et l'itinérance

Des fois, je me demande pourquoi ça m'arrive à moi, d'avoir des problèmes de santé mentale. Même si je sais que j'ai manqué d'amour quand j'étais petite, je ne peux pas m'empêcher de trouver ça injuste. Mais heureusement, je suis suivie en psychiatrie depuis l'âge de 13 ans et j'avoue que ça m'a permis de bien me connaître et de vivre ma maladie sans perdre mon optimisme et sans en avoir peur. Tous les jours, je me lève, je vis ma vie en gardant ma bonne humeur et je m'émerveille devant les petits bonheurs que je rencontre. Une expression que j'emploie et qui m'aide à avancer: prendre la vie à la légère. Mais des choses qui se passent autour de moi m'effraient parfois, comme quand je croise des personnes de la rue qui ont l'air en perte de contact avec la réalité.

L'autre jour, j'ai vu trois femmes couchées par terre, dehors, les gens passaient sans les regarder. Je regrette de ne pas leur avoir offert mon aide. Mon impuissance m'attriste. J'aimerais qu'elles soient confortables, bien au chaud, et qu'elles n'aient pas honte de demander de l'aide. Surtout, qu'elles acceptent celle qui leur est offerte. J'encourage ces personnes à faire comme je fais, me soigner et apprendre à vivre avec mes maux. Même si ce n'est pas facile.



SUZANNE LEBLANC

CAMELOT SAQ CRÉMAZIE / PAPINEAU



Grève à la STM

Plusieurs sont sans solution

Du 9 au 17 juin, les huit jours de réduction de la circulation des métros et autobus, moyens de pression exercés par les employés d'entretien de la Société de transport de Montréal (STM), ont affecté davantage les usagers les plus démunis, parfois sans solution de rechange pour se déplacer. Retour sur une grève qui creuse les inégalités.

L'heure de pointe était corsée en ce matin de juin, marqué par la grève des employés d'entretien de la STM. À travers les autos zigzaguaient des cyclistes et quelques piétons entamaient leur routine quotidienne. Et il y avait tous les autres... qu'on n'a pas vus ces jours de grève; ceux et celles sans voiture, sans vélo, trop loin pour se déplacer à pied, travaillant en dehors des heures de pointe, en quart de travail coupé, en programme d'insertion, à mobilité réduite, devant se rendre à un rendez-vous médical... Bref, tous ces gens sans moyen et sans aucune autre façon de se déplacer qu'en métro et en autobus n'ont pas eu 1000 solutions, sauf celle de tout mettre sur pause, le temps que ça passe. Parce que le transport collectif est un service essentiel pour plusieurs de ces gens en marge des travailleurs aux horaires classiques.

Changement de plan

Djaafar n'était pas à son poste ces matins-là. Celui qui demeure à 1h30 de marche de son lieu de travail n'a pas pu se présenter à son poste au bureau de la distribution du magazine *L'itinéraire*. Djaafar est inscrit à un Programme d'aide et d'accompagnement social (PAAS).

Josée, distributrice également, en soirée, a dû revoir son horaire de la semaine, puisqu'il lui était impossible, entre autres, de se rendre à son groupe de défense des droits pour les personnes à mobilité réduite à Saint-Laurent. «Ça m'a causé tellement d'anxiété, même si, soyons clairs, j'appuie à 100% les grévistes», a-t-elle commenté au plus contraignant de la grève. D'autres, comme Yvon, se sont réjouis d'avoir plus d'heures de travail en raison de collègues incapables de se rendre: «J'ai fait deux quarts de travail collés pour dépanner, ça m'dérange pas pantoute.»



Employés d'entretien de la STM en grève.

Les organismes et leurs usagers

L'*Itinéraire* a cherché à comprendre les conséquences de la grève dans le milieu communautaire, puisque plusieurs usagers bénéficient de soins psychosociaux, de services de dépannage ou d'accompagnement dans leurs démarches socioprofessionnelles en dehors du traditionnel «9 à 5».

Aux Ateliers d'éducation populaire du Plateau (AEPP), l'impact a été nul, affirmait sa directrice générale Annie Vidal. «*La majorité de nos membres habite à proximité et c'est la même situation pour l'équipe de travail*», affirmait-elle.

Quant à l'Association coopérative d'économie familiale (ACEF) du Nord, qui milite déjà pour un transport collectif plus accessible et gratuit, son organisatrice communautaire, Dominique Gagnon, a d'abord voulu manifester son appui inébranlable à la lutte des employés de la STM pour obtenir de meilleures conditions. «*Le gouvernement doit cesser de voir le transport collectif comme une business, car il s'agit d'un service essentiel.*»

L'organisme n'a pas revu ses heures d'ouverture, sauf pour manifester pour une meilleure offre de transport collectif, à une plus grande accessibilité, et dénoncer la hausse des titres de transport.

L'équipe d'Insertech, une entreprise d'insertion professionnelle en services informatiques, a quant à elle dû revoir ses horaires pour permettre à ses parents-participants en parcours d'insertion socioprofessionnel de s'ajuster aux horaires des garderies et services de garde. «*Cela a pu avoir des impacts sur les apprentissages, les compétences et connaissances à développer pendant le parcours à Insertech*», affirmait Béatrice Chouinard, coordonnatrice du programme d'insertion.

«*La majorité de nos membres habite à proximité et c'est la même situation pour l'équipe de travail.*»

- Annie Vidal,
directrice générale aux Ateliers
d'éducation populaire du Plateau (AEPP)

«*Le gouvernement doit cesser de voir le transport collectif comme une business, car il s'agit d'un service essentiel.*»

- Dominique Gagnon,
organisatrice communautaire
à l'Association coopérative
d'économie familiale (ACEF) du Nord



La fin ou le commencement?

Aux premiers jours de la grève des employés de soutien, du 9 au 11 juin, le service était suspendu en dehors des heures de pointe. Du 12 au 17 juin, le service était maintenu à 50% pour ces mêmes tranches horaires. Du 13 au 15 juin, le service était pleinement assuré pour permettre la mobilité de milliers de spectateurs venus assister au Grand Prix de F1 du Canada.

La grève a finalement pris fin le mardi 17 juin alors même que le syndicat des employés de soutien de la STM se préparait à une ronde de négociations, annonçant d'emblée «un automne chaud» en cas d'issue défavorable.

Au moment d'écrire ses lignes, les points de litige entre les deux parties concernent notamment le recours à la sous-traitance et la privatisation. Le syndicat représentant 2400 employés réclame aussi que les différents paliers de gouvernement investissent davantage dans le réseau de transport en commun. Le syndicat des chauffeurs d'autobus et des opérateurs de métro s'est également doté d'un mandat de grève, sans donner plus d'informations sur l'exercice futur de ce mandat. Les deux regroupements de travailleurs, bien qu'appartenant au même employeur, ne sont pas représentés par la même centrale syndicale.

Loi 89 et limitation du droit de grève

Approuvée par 94 député.e.s contre sept au Salon bleu le 30 mai dernier, la Loi 89 visant à considérer davantage les besoins de la population en cas de grève ou de lock-out entrera en vigueur le 30 novembre prochain. La loi permettra, entre autres, au ministre du Travail (actuellement Jean Boulet) d'exiger qu'un conflit de travail dans le secteur public portant préjudice à la population soit porté et réglé rapidement en arbitrage. Le gouvernement Legault a justifié son projet de loi en se disant excédé par les conflits de travail de ces dernières années, qui perturbent les services publics.

Réagissant par communiqué, la présidente de la FTQ, Magali Picard, a fait planer la possibilité d'un mouvement de contestation massif aux allures du Printemps érable de 2012. Ce mouvement a coûté cher politiquement aux libéraux du gouvernement Jean Charest. «*Ce sera l'enjeu de la prochaine élection*», selon la présidente.

Services essentiels

La limitation du droit de grève s'applique aux services essentiels. S'il s'avère clair que certains employé.e.s du secteur public comme les policiers, les ambulanciers, les infirmières ne peuvent utiliser la suspension de leurs services à la population comme moyen de pression, la notion de services essentiels est plus floue pour d'autres secteurs. Et c'est le cas du transport collectif. En 2023, la grève du Réseau de transport de la Capitale (RTC) a semé le chaos à Québec à quelques jours de son Festival d'été. Le Tribunal administratif du travail avait alors statué que le transport en commun n'était pas un service essentiel.

Toutefois, qu'en est-il d'un contexte métropolitain où le nombre d'usagers dépendant du transport collectif est plus grand? Le gouvernement pourrait-il, avec cette nouvelle loi, considérer les services de la STM comme essentiels et porter le conflit en arbitrage obligatoire? *L'Itinéraire* n'a pas eu de retour du ministère des Transports à ce sujet. ■

DOSSIER SOCIÉTÉ

► Anne-Laure Jeanson • journaliste

« C'EST PAR LE CORPS QUE L'ON GUÉRIT SES TRAUMAS »



© CIRQUE HORS PISTE | FACEBOOK



Lorsqu'on pénètre dans la grande bâtisse patrimoniale de Cirque Hors Piste, on est accueilli avec diligence par Pirate, un berger allemand croisé, aux poils doux, couleur chocolat, qui semble avoir capté l'énergie du lieu. Ici, on utilise les arts du cirque comme outils de transformation sociale auprès d'adolescents et de jeunes adultes qui ont des parcours de vie marginalisés.

On est mardi dans Hochelaga, il est 11h, quatre personnes commencent à préparer le repas qui sera partagé en soirée avec l'ensemble des participants de l'atelier de cirque social.



© KARO DOBI



© SAGE REBELLE

Un mode d'intervention alternatif

«*Nous sommes dans L'édifice Emmanuel-Arthur-Doucet depuis deux ans, lance Karine Lavoie, directrice générale de l'organisme depuis 2016. La Ville de Montréal, qui est propriétaire de l'endroit, cherchait un gestionnaire. C'était parfait pour nous.*»

Dans ces locaux colorés et très hauts de plafond, situés à un coin de rue du métro Joliette, les arts du cirque sont à l'honneur. Les jeunes participants, souvent aux prises avec des défis liés à l'itinérance, à une grande précarité, à la toxicomanie ou à des troubles de santé mentale, viennent bouger, essayer de nouvelles choses, discuter, se reposer ou encore souper en «famille». La majorité d'entre eux sont référés par des organismes communautaires qui les soutiennent.

«*Le cirque présente de multiples facettes, c'est vaste et chacun peut y trouver son compte. Nous sommes un espace créatif, alternatif*», déclare Marilou Vinet, coordonnatrice de l'intervention.

Au total, une douzaine d'employé.e.s et six instructeur.rice.s de cirque, engagé.e.s à la session, œuvrent sous ce chapiteau aux traits si particuliers. «*Ce que j'aime le plus dans mon travail, c'est mon équipe, l'environnement, la mission de l'organisme. Je n'ai jamais connu de milieu aussi solidaire et bienveillant*», dit Solène Laurin-Laliberté, instructrice de cirque.

«*Hors Piste permet aux jeunes de prendre une pause, poursuit-elle. Notre mode d'intervention alternatif les réconcilie avec l'idée d'entrer en relation avec un intervenant social. Beaucoup ont grandi en centre jeunesse, ils sont tannés et n'ont plus confiance.*»



Une atmosphère plus légère qu'ailleurs

Pour Mike, 25 ans, Hors Piste est un «safe space», un endroit où il vient «se déposer» depuis trois ans. «C'est toujours ici que je fête mes premiers jours d'abstinence. Même quand je rechute et que je reviens, on me soutient comme si c'était la première fois», reconnaît-il, bientôt à son 5^e mois sans drogue chimique.

Le jeune homme termine son secondaire avec l'école de Pops (surnom donné à l'organisme Dans la rue) pour devenir pompier. Il habite dans un logement subventionné pour cinq ans, renouvelables.

«Ici, j'aime pas mal tout. Lors d'une création collective, j'ai fait du tissu [aérien]. J'aime aussi le main à main, les acrobaties à plusieurs. Mais depuis que je me suis fait mal au dos, je suis plus calme. Et on crée des liens. Par exemple, j'ai rencontré Dada dans une création collective et on se voit encore.»

Tatiana a connu le cirque social à l'âge de 16 ans, grâce à Pops. Elle en a 29 aujourd'hui.

«Je viens ici pour les gens. J'ai trois enfants. Ça me fait du bien de sortir. J'aime jouer aux cartes, comme au Skip-Bo. Parfois, je bouge, parfois, je reste assise, ça ne me tente pas», dit-elle.

Selon Zali, qui a découvert les lieux il y a cinq mois, l'atmosphère y est moins lourde que dans les autres organismes.

© CONCEPTION VISUELLE CARLA BRAGA





Un fort sentiment d'appartenance

L'institutrice de cirque Éliane Bonin rappelle que *«le cirque social suscite un très fort sentiment d'appartenance [et que] c'est par le corps que l'on guérit ses traumas et ses blessures»*.

Comme Karine Lavoie, elle a d'abord été participante avant de devenir enseignante. Arrivée à Montréal en 1999, elle était sans domicile fixe et voyageait avec un sac à dos depuis cinq à six ans.

«Je faisais du pouce, je sautais dans les trains en Europe, j'ai traversé le Canada aussi. Je ne m'attendais pas à rester à Montréal, mais je suis tombée sur Cirque du monde (l'ancien nom de Cirque Hors Piste), j'ai commencé à aller aux ateliers deux fois par semaine. Et comme partout dans le monde, quand c'était cool, je restais.»

Les coachs en cirque exercent toujours en duo avec une intervenante sociale. Lors des activités, deux équipes sont sur le plancher et se partagent les rôles d'animation, d'observation, de participation et de soutien.

«Je suis formée en travail social. La première fois que je suis venue ici, j'étais à quatre pattes et j'avais du monde sur moi. C'est sûr que le lien qui se tisse est différent!», affirme la coordonnatrice Marilou Vinet en riant. *Participer change le modèle de relation.»*

L'une des grandes joies d'Éloïse Guillemette, qui est intervenante sociale depuis trois ans, c'est de voir une personne revenir semaine après semaine.

«Ça veut dire que l'on a créé un endroit où elle se sent bien. C'est gratifiant. Et puis, quand ils viennent de finir un spectacle, il y a quelque chose de très beau. Ils sont vraiment fiers. C'est touchant.»

- Éloïse Guillemette

«Le cirque social suscite un très fort sentiment d'appartenance.»

◀ - Éliane Bonin,
institutrice de cirque



Une violence systémique

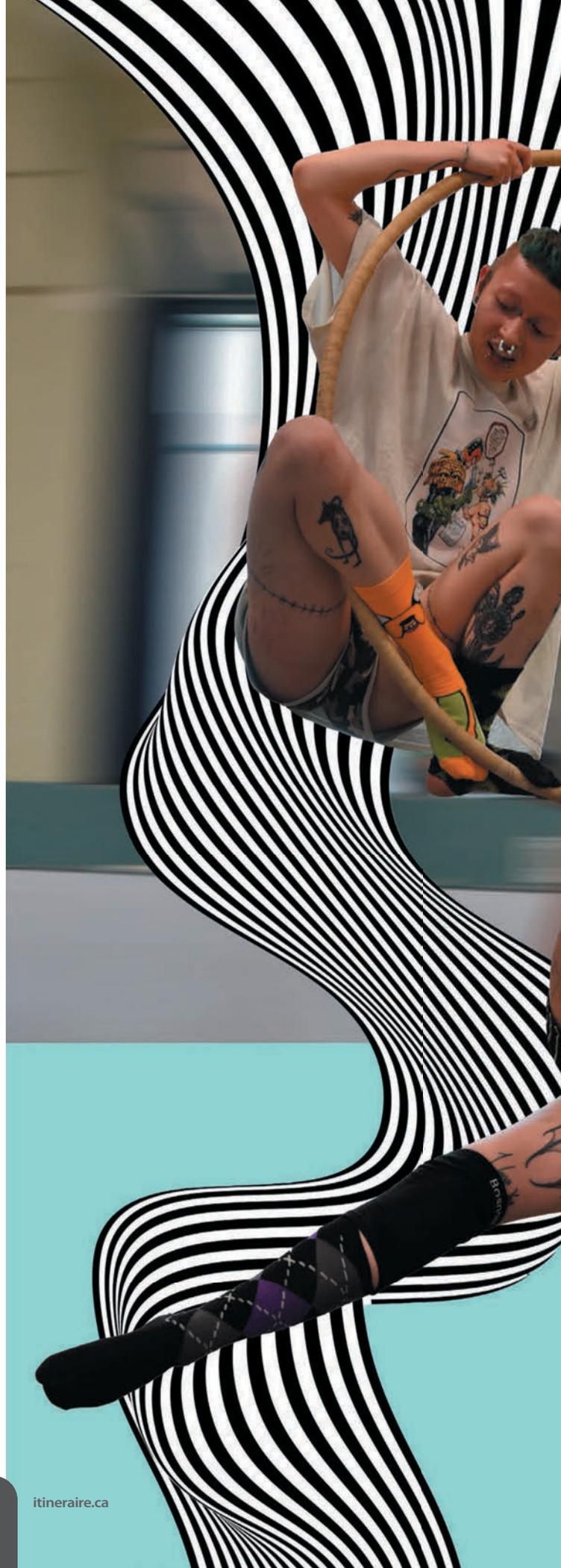
Même si rien n'est obligatoire à Cirque Hors Piste, que l'on peut simplement observer, être dans l'espace, « l'équipe marche sur un fil. On veut les encourager [les participant.e.s] et leur apprendre à respecter leurs limites trop souvent été ignorées dans leur vie », dit Marilou Vinet.

La jeune femme fait allusion à la violence du système, cette forme d'exclusion sociale qui fait qu'ils ne sont pas les bienvenus à cause de leur histoire. « Cette violence, on la retrouve partout, dans le système de santé, le système scolaire, le système judiciaire, et même professionnel », dit-elle.

« La majorité des personnes ici sont traumatisées », résume Zali, stoïque. Iel s'inclut dans cette majorité. Ayant grandi sous l'emprise de sa grand-mère et de sa mère, Zali a été isolé.e enfant, victime d'abus physique et de violence mentale, iel n'a pas été à l'école primaire et avait peu de contacts avec l'extérieur, ou alors supervisés.

« Ma grand-mère croyait que tout le monde était dans une secte, elle avait des troubles psychotiques. C'était de l'aliénation parentale. Puis, ma mère m'a kické.e dehors et à 16 ans, j'ai été en famille d'accueil, chez des amis et un peu partout, dans des résidences d'étudiant.e.s. aussi. Mais je me suis replacé.e. Je suis en coloc maintenant, je peux me reposer. »

Zali porte plusieurs piercings au visage et quelques tatouages sur le corps, dont des pansements en croix sur des plaies aux genoux « parce qu'[iel] tombe souvent ». Pour vivre, iel fait de l'entretien dans un gym et, à côté, « pour payer [son] art », du travail du sexe. Avec le cirque et la danse burlesque, Zali espère un jour entrer dans le milieu du spectacle.



© CONCEPTION VISUELLE CARLA BRAGA



▲
« On dirait qu'on laisse un peu de nos problèmes à l'extérieur. C'est plus léger et c'est définitivement grâce au cirque. »

- Zali,
participant.e de l'atelier
de cirque social
en compagnie de Zoumi.

Créer un lien de confiance

Cirque Hors Piste a développé trois volets d'intervention. Pour le premier, Cirko-vélo, un coach de cirque et une intervenante vont à la rencontre des jeunes dans les organismes qu'ils fréquentent, et dans la rue.

Chaque semaine, le duo se rend dans les locaux de Pops. Les collaborations sont également bien établies avec Cactus et En marge 12-17. « C'est à ce moment-là que le lien de confiance se crée. Depuis deux ans, nous allons aussi dans les centres jeunesse pour rejoindre les jeunes qui y vivent », indique Karine Lavoie.

Hors Piste propose dans ses murs deux ateliers par semaine. Le mardi, les participant.e.s peuvent faire du cirque (jonglerie, diabolo, bâton à fleur, cerceau, assiettes), des jeux de société et prendre un repas à 18 h. « On a installé une grande table au centre de l'espace pour se réunir et susciter un sentiment d'appartenance que peu ont connu », spécifie Karine Lavoie. L'été, ils vont au parc, à côté.

Les ateliers du jeudi sont plus physiques: il y a du trampoline, du main à main (acrobatie) et de l'aérien (trapèze, corde lisse, tissu). Les participants se rendent, sans inscription préalable, dans le gymnase d'entraînement libre, aussi appelé La caserne.

Élise Leblanc, la seule instructrice en cirque employée à temps plein, explique que le jeu est partout présent. « Une heure avant, on se réunit pour définir l'objectif social que l'on veut travailler. Ça peut être le consentement, la confiance en soi, la confiance en l'autre, la prise de risque, la curiosité, c'est très vaste. En fonction de cet objectif, on va utiliser différentes disciplines. Mais d'abord, il y a un échauffement global, physique et technique », dit-elle.

Pour Zali, tout ce qui est proposé lors de ces ateliers ressemble à « une métaphore de la vie. C'est une thérapie tout en jonglant. Qu'est-ce que tu fais quand tu fais tomber une balle par terre? Est-ce que tu te caches, honteux, ou tu joues de la situation? »

1995

Le Cirque du Soleil
et Jeunesse du Monde
créé le programme
Cirque du Monde.

2005

Création du volet
Cirko-Vélo.

2011

Naissance de l'OBNL
Cirque Hors Piste.

2019

Création de Cirkaskina,
regroupement
des associations en
cirque social au Canada.

2023

Emménagement de
Cirque Hors Piste
dans l'édifice
Emmanuel-Arthur Doucet.

Au contact des professionnels

Le degré d'engagement des participants augmente dans le cadre des créations collectives au nombre de trois ou quatre par an. C'est le projet d'un mois où l'on travaille en profondeur à tous les niveaux.

«On est en noyau fermé, ça permet d'explorer différentes postures d'intervention, d'écoute et on peut donner plus», déclare Éloïse Guillemette.

L'occasion de côtoyer des circassiens est rendue possible lors des Jams de cirque, les mercredis après-midi. Ceux qui veulent aller plus loin peuvent intégrer le volet «services créatifs».

«On est engagés par la Ville ou une autre institution pour présenter un spectacle. L'équipe est alors composée de professionnels et de participants. Il y a un esprit de mentorat. Les jeunes agissent comme des travailleurs autonomes: ils lisent leur contrat, ils sont recrutés par Cirque Hors Piste et reçoivent un cachet», détaille Karine Lavoie.

Bon an mal an, environ 500 personnes participent aux activités de l'OBNL, sans compter ceux qui sont rencontrés via le programme Cirko-vélo.

Cirque Hors Piste est financé par les trois paliers du gouvernement. Depuis 2018, le programme de soutien aux organismes communautaires (PSOC) lui octroie une subvention. Il aura fallu trois ans d'allers-retours administratifs avec Québec, pour que le PSOC reconnaisse Cirque Hors Piste comme faisant de l'intervention sociale. «Et, ironiquement, on a reçu l'année dernière le Prix d'excellence du Réseau de la Santé et des Services sociaux dans la catégorie Contribution au développement de l'action communautaire autonome, parmi 100 finalistes», s'amuse Karine Lavoie. ■



La prochaine création collective sera présentée lors du 15^e Carnaval de cirque social organisé par Hors Piste, dans le cadre du Festival Montréal Complètement Cirque.

Pour la première fois, il aura lieu dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Au programme : parade, cabaret de cirque mêlant professionnels et participants, ateliers, jeux d'adresse, photobooth, exposition.

L'événement se déroulera les 9 et 10 juillet de 16 h 30 à 22 h au parc Lalancette.

© CIRQUE HORS PISTE | FACEBOOK

Six quilles et un pantalon rouge



©TOUTOUS

Il était une fois un jongleur de rue qui, avant la COVID, parcourait les festivals à travers le monde. Mais, les interdictions de rassembler des foules ont eu raison de son *modus vivendi*.

Roger Marier n'a pas arrêté de jongler pour autant. *« C'est l'histoire de ma vie. J'ai appris à 10 ans. Jusqu'au secondaire, c'était un passe-temps. Après l'école de cirque de Verdun, j'ai commencé à faire de la scène. Je me suis dirigé vers du busking [amuseur de rue] »,* raconte-t-il.

Une à deux fois par semaine, il se rend aux feux rouges du carrefour Pie IX et Sherbrooke, le plus souvent avec son acolyte Vincent Luengo. Le reste du temps, il est responsable des services techniques et de production à Cirque Hors Piste. *« J'avais déjà fait du cirque social au Nunavik, où j'ai travaillé pendant 10 ans. »*

Costumés sobrement : pantalon rouge, bretelles rouges et chemise noire, ils font du *passing* : ils se lancent les six quilles en jonglant entre les voitures. *« Il faut être capable de le faire 200 fois. C'est un spectacle d'une minute toutes les deux minutes trente »,* explique-t-il.

Jongler seul au feu rouge, il ne le ferait pas, car *« c'est très énergivore et épuisant. J'en ai pas besoin pour vivre »,* déclare Roger Marier. Le plus souvent, Vincent Luengo et lui jonglent ensemble, car ils ont leur routine. Il peut lui arriver d'écrire à d'autres jongleurs si son binôme n'est pas disponible.

« Quand on arrive, si quelqu'un est déjà là, on ne prend pas sa place, on lui demande depuis combien de temps il est là, est-ce qu'on peut faire une heure chacun, ou on va de l'autre côté de la rue, et ça fonctionne », dit-il.

Le trentenaire originaire de l'Abitibi connaît environ une douzaine de personnes qui, comme lui, jonglent aux feux rouges à Montréal. *« C'est très local. Les gens font partie de la communauté circassienne. Ça prend beaucoup de courage de faire ça : prendre tes quilles entre les voitures. Tu ne sais pas si ça va fonctionner, si les gens vont apprécier. »*

Les retours sont en général positifs. La plupart du temps, les gens regardent. *« Ils apprécient vraiment, dit le jongleur. Ça les change des personnes qui quêtent. Ils disent qu'on fait vivre la culture. »* Les jugements sont très souvent sans appel. *« Ça va dans les extrêmes. On m'a déjà lancé un jour : "Trouve-toi une job !" »* Et, en fonction de l'heure de la journée, les gens sont d'humeurs différentes.

Les deux amuseurs de rue sont en spectacle entre 15 h et 17 h. *« On décide le matin si on y va, en fonction de la météo. »* C'est dire que le duo ne performe pas lors des journées de grande pollution. *« S'il y a des avertissements de mauvaise qualité de l'air, on n'y va pas. On joue déjà dans le trafic. »*

Dans la tête
des camelots

Quel est votre

talent caché?

Dans ce numéro estival, *L'itinéraire* passe en mode cirque! Mais pas besoin d'un grand chapiteau ou d'une scène circulaire pour assister à des prouesses. Ici, le talent est partout, il suffit de savoir où regarder.

Acteur-chanteur

J'ai déjà fait du théâtre. Ma mère m'avait inscrit dans un organisme quand j'étais petit. J'ai joué Jacques Cartier, j'étais avec ma rame sur un bateau, comme si je découvrais Montréal. Je chante du King aussi, mais ça, c'est pas un talent caché.

JEAN-CLAUDE NAULT
CAMELOT PLACE-DES-ARTS

Comédienne hors pair

J'en ai un très gros de talent! J'ai été comédienne pendant 14 ans, j'avais un mentor exceptionnel. C'était dans un organisme pour les personnes avec des déficiences intellectuelles, ça s'appelait « Notre Théâtre ». C'est grâce à ça que j'ai mes deux pieds sur terre. Ma première expérience marquante, c'était Starmania. J'ai joué la serveuse automate, et Luc Plamondon m'a même demandé mon autographe!

MANON LAGARDE
CAMELOT SUPER C PIE-IX

Jongler sans faire de dégâts (ou presque)

Je sais jongler avec trois balles, et je peux aussi jongler avec deux balles dans une main. Je m'étais lancée ce défi à la cour d'école, et c'est devenu mon trip. Je me souviens avoir commencé avec des foulards, parce que ça prenait du temps à retomber. Ensuite, c'était avec des balles de tennis, puis des oranges. Une fois, je me suis entraînée toute seule à la maison et j'ai brisé une lampe à huile. Aujourd'hui, je jongle un peu moins, mais j'ai un autre talent: le crochet.

LYNN CHAMPAGNE
CAMELOT ONTARIO/CUVILLIER

Rêve de voltige

Si je devais en avoir un, ce serait de pouvoir faire du trapèze. J'aimerais ça voler dans les airs, faire des acrobaties et des tournis. C'est merveilleux à voir et les costumes sont flamboyants!

FRANCE LAPOINTE
CAMELOT SAQ MONT-ROYAL/MENTANA

Sportive dans l'âme

Moi, c'est le bowling ! J'ai joué dans une équipe de bowling trois jours par semaine à Montréal, j'ai même gagné des trophées. J'ai joué au ballon-chasseur aussi et au baseball. Je faisais beaucoup de choses quand j'étais plus jeune, mais depuis que j'ai été opéré en novembre dernier pour le cœur, je peux plus. Ils m'ont posé un pacemaker. Maintenant, je prends des longues marches.

DIANE GARIÉPY

CAMELOT MAXI SAINT-LAURENT/PRIEUR

Faire des jokes

Dans le temps où TVA s'appelait TV métropole, il y avait le téléroman *Symphorien*. À la fin de l'émission, y avait quatre minutes et c'est moi qui écrivais les textes. C'étaient juste des blagues, fallait que j'en produise beaucoup. Les acteurs avaient comme deux jours pour apprendre leur texte. Il fallait faire attention à ne pas dénigrer personne.

GAËTAN VAILLANCOURT

CAMELOT MÉTRO CRÉMAZIE

Acrobate à cheval

Je collectionne les chevaux. Avec mon père et ma mère, on regardait beaucoup de westerns, et j'en regarde encore. J'ai des figurines, des chevaux de Barbie, des toutous, des cadres de Cavalia. J'en ai partout dans mon salon et dans ma chambre, je les trouve au Renaissance ou des gens me les offrent en cadeaux. Mon rêve serait de pouvoir en faire. Dans un cirque, je serais celle qui fait des acrobaties sur un cheval.

DIANE CURADEAU

CAMELOT MÉTRO DE L'ÉGLISE



Hospitalisation
forcée plus de 3 jours,
en psychiatrie,
sans décision d'un juge,
C'EST ILLÉGAL.

Contacte-nous
pour ta réclamation.

📞 1-855-522-3443

✉️ recours@agidd.org

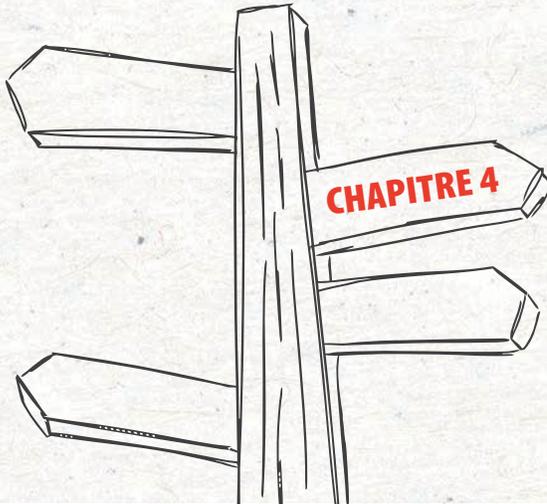
Tu pourrais recevoir un montant allant jusqu'à 1 000 \$ par journée supplémentaire.

Pour plus d'information :
agidd.org/recourscollectif/



AGIDD-SMQ

ASSOCIATION DES GROUPES D'INTERVENTION
EN DÉFENSE DES DROITS EN SANTÉ MENTALE
DU QUÉBEC



YVON MASSICOTTE
CAMELOT MÉTRO UNIVERSITÉ-DE-MONTRÉAL
CH. CÔTE-DES-NEIGES ENTRE QUEEN-MARY ET JEAN-BRILLANT

Tomber dans la rue, tomber en amour

Dans la chronique précédente, je terminais mon texte en vous racontant comme il peut être difficile de faire face aux préjugés d'être camelot. Surtout quand on tombe en amour...

Un jour, sur mon spot de vente, une dame assise côté passager dans une auto stationnée tout près m'a interpellé. «*Je ne vous achète jamais le journal, mais ça fait des années que je vous vois parler à tout l'monde, même à ceux qui ne sont pas vos clients. On dirait que vous êtes leur psy.*» Je lui ai répondu: «*Ça fait tellement longtemps que je suis dans le quartier que tout l'monde me connaît. Eux aussi passent des moments difficiles et se confient à moi. Que ce soit sur la mort de leur conjointe, d'un ami proche, la décision ou la nécessité d'aller en résidence ou en CHSLD, de déménager parce qu'ils n'ont plus les moyens de se payer un toit. Ou encore, d'abandonner leur auto parce qu'ils n'ont plus les mêmes réflexes rendus à un certain âge. Ici, beaucoup de personnes âgées se retrouvent seules et leur réseau d'amis est restreint. Ils se confient donc à moi.*»

Après m'avoir écouté, cette jolie dame m'a tendu un billet de cinq piastres. «*Je vous prends un journal! Gardez la monnaie!*» Son mari est arrivé, ils sont partis, et elle m'a salué avant de partir au loin. Hum, dommage... (rires).

Le petit cupidon

À cette même époque, je croisais régulièrement une éducatrice de la petite enfance qui m'offrait toujours un sandwich, sans jamais m'acheter le magazine. Quand elle terminait son travail, lorsqu'elle rentrait, nous échangeons sur toutes sortes de sujets. Je marchais avec. Après un coin de rue, elle me disait: «*On doit se quitter, je ne veux pas que tu saches où j'habite.*» Un peu plus tard, me connaissant un peu plus, elle m'a demandé: «*Es-tu capable de poser ça, un plafonnier? J'ai peur de jouer avec ça, l'électricité.*» Bien sûr que je sais comment! «*Tu pourrais souper avec moi et mon fils en même temps.*»

En marchant vers chez elle, à un moment donné, je me suis retourné, je l'ai regardée dans les yeux et je l'ai embrassée avec beaucoup de courage. Elle est devenue rouge comme une pomme. Nous avons continué jusque chez elle, tout près. En entrant, elle m'a donné une boîte avec une paire de pinces, un tournevis et du ruban électrique. Assez bien équipée pour une femme qui n'aime pas ça, l'électricité. Après souper, elle m'a demandé si je savais peindre. Bien sûr que je sais comment! «*Tu pourrais t'attaquer à la salle de bain, elle est due.*»

Elle m'a remis un petit montant après. Elle était satisfaite de mon travail. Les jours ont passé, on continuait de se voir souvent. On passait du bon temps dans le parc près de chez elle. On jasait de tout et de rien. C'était ma blonde.

Mon baptême de l'air

À ce moment, je devais déménager du centre-ville et je cherchais un appartement à Côte-des-Neiges; moins loin pour travailler et donc moins de déplacements. Une fois l'appartement trouvé, elle est venue le visiter avec moi, je l'ai pris. Le lendemain, elle m'a annoncé que la directrice du CPE avait besoin d'un homme à tout faire. J'ai accepté. C'était bien payé. Ça ne m'a pas empêché de continuer de vendre mon journal, car les travaux s'effectuaient en soirée et les fins de semaine.

L'hiver est arrivé. La directrice m'a demandé si je voulais prendre le contrat pour déneiger les espaces extérieurs. On était mi-novembre. Elle m'a offert 800\$ pour la saison. Un 400\$ immédiat et 400\$ une fois le travail complété, au printemps. Mais, un heureux problème s'est présenté: ma nouvelle blonde voulait m'amener faire mon baptême de l'air, hors du Canada, à Cuba. Mi-novembre, j'avais peur qu'il neige pendant que nous serions partis. La patronne m'a rassuré: «*Les employés te remplaceront pendant ton absence, pas de stress et bon voyage!*»

L'année d'après, j'ai pris l'avion pour une deuxième fois. Cette fois-ci, nous sommes partis dans le pays d'origine de ma blonde voir sa famille, au Chili. Le Chili est un très beau pays. J'ai adoré Valparaiso, la plus belle place dont je me souviens.

Le travail que je fais

Après des mois, il s'est mis à y avoir des petites contraintes. Elle n'aimait pas mon travail de camelot. Elle voulait que je trouve une vraie job, comme tout l'monde. À 60 ans, même si je touche à tout et que je suis débrouillard, ce n'est pas évident de se trouver un travail sans aucune carte de compétence. Je gagnais tout de même très bien ma vie avec les ventes, les jobines, les conférences que je faisais sur l'itinérance auprès de l'Institut national d'expérience en santé mentale et services sociaux (INESS), comme camelot de L'itinéraire.

Je croyais d'ailleurs (et j'y crois encore) fermement à la mission de L'itinéraire. Il était impossible de lâcher ma job de camelot. Nous avons donc mis un terme à notre relation. Dans le respect, nous nous croisons encore. On se salue, on jase parfois, mais sans plus.

Ces gens que j'apprécie

Comme camelot, je rencontre des gens exceptionnels. Un jour, c'est Tipny, une Cambodgienne, que je serre dans mes bras quand je la vois. On s'adore. Elle m'a invité à souper. Elle travaille pour le gouvernement fédéral. Un autre jour, c'est Dominique, une prof d'université avec deux beaux enfants. Toujours de grande classe avec moi. Il y a aussi Dominique, médecin de l'hôpital Sainte-Justine qui me donne de bons conseils sur ma santé, qui me préoccupe parfois. Annie, qui me donnait des aiguilles de pin pour infuser. Ça aide contre le cancer, ç'a l'air. Hajar, une Marocaine, caissière de mon dépanneur. Tellement aimable. Il y en a tant d'autres, impossible de toutes les énumérer ici. Je suis quand même bien accompagné, malgré mon statut social de camelot, que je me dis.

La fin de cette chronique

Depuis le 15 mai, je vous raconte des bribes de mon histoire à l'intérieur de ces pages. Les hauts, les bas, les moments moyens. Aujourd'hui, je continue mon travail de camelot fièrement. C'est sûr qu'à 72 ans, vivre seul n'est pas évident. Même si je suis bien entouré dans ma vie – fils, petits-fils, ami.e.s, client.e.s – j'ai encore espoir de rencontrer l'âme sœur. On dit que l'amour n'a pas d'âge, même si parfois je pense que les préjugés liés au statut social peuvent mettre un frein à de potentielles relations partagées.

Chapeau sur ma tête, cœur au ventre, je continue mon itinéraire, tel Harrison Ford dans *Indiana Jones*. À plus, hâte de vous croiser. ■



La Côte-Nord de Guillaume Hubermont

► **Simon Bolduc** • journaliste

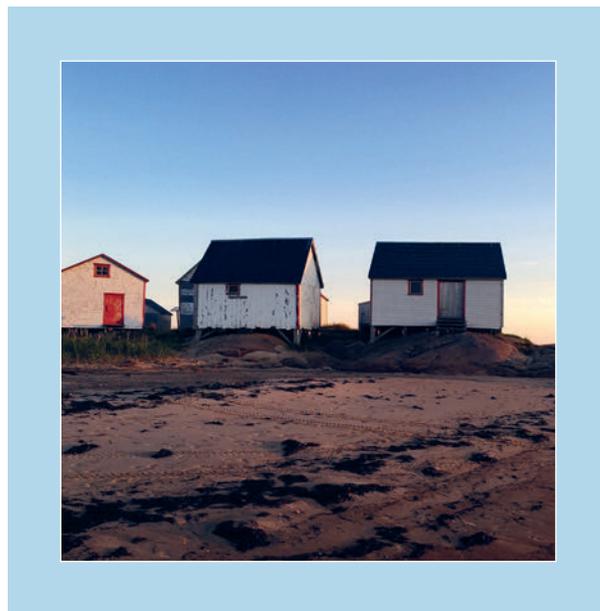
© PHOTOS GUILLAUME HUBERMONT

Si vous cherchez les plus belles croisières pour observer les baleines ou que vous souhaitez connaître le top 10 des meilleures adresses pour manger sur la Côte-Nord, ce livre de Guillaume Hubermont n'est pas pour vous. *Côte-Nord, Une visite guidée sur la 138*, c'est avant tout une manière toute personnelle de raconter, en un road trip, ce territoire méconnu et de rendre hommage aux gens qui l'habitent.

Pas de conseils rando-bungee-VTT-chasse-et-pêche-yoga-plage dans les quelque 350 pages de l'ouvrage de l'animateur et chroniqueur culturel d'ICI Musique, Guillaume Hubermont. Le plein air, disons que ce n'est pas trop son truc. «*J'haïs ça*», dit-il en roulant des yeux. Son idée était plutôt de défaire les préjugés associés à la longue route 138 –et ses chemins de traverse– et de raconter comment, il y a presque 20 ans, un jeune Belge (lui) a débarqué à Natashquan et est tombé amoureux de l'endroit. Assez pour y rester quinze ans.

«*Pendant toutes ces années, on m'a demandé ce que je faisais là-bas, pourquoi je restais là à me faire chier, tout seul à rouler pendant des heures à travers les épinettes, à manger les mouches en été, à subir le froid, l'hiver interminable*, lance-t-il en entrevue avec *L'itinéraire*. *Alors que pour moi, la Côte-Nord, c'est l'immensité, c'est plein de ressources et de richesses.*»

Dans ce parcours socioculturel raconté en cinq tronçons autoroutiers –découpés entre Tadoussac et Blanc-Sablon–, l'auteur pose un regard poétique sur cette route qu'il a parcourue, aller-retour, «*au moins 200 fois*».



Le site patrimonial des Galets de Natashquan.

Guide touristique 2.0

Guillaume Hubermont n'aurait pas pu souhaiter meilleur moment pour sortir un livre qui fait rêver la Côte-Nord, alors que l'attitude du président américain pousse plusieurs Canadiens à revoir leurs plans de voyage, ici, au pays. Il y a un an, celui qui est maintenant installé à Montréal a repris la 138 dans le but de répondre à la commande de la maison d'édition Parfum d'encre: écrire un guide touristique nouveau genre sur la Côte-Nord. «*Ils m'ont fait savoir que je serais un bon candidat pour écrire quelque chose d'original sur le sujet, sans trop savoir comment ni quoi, rappelle-t-il. Et un an plus tard, dans ce contexte où les gens ont besoin d'évasion, c'est un bon moment.*» Depuis sa sortie fin mars, le livre semble indélogeable du palmarès des 50 livres les plus vendus dans les librairies du Québec.

Même si l'auteur martèle que ce dernier n'est pas un guide touristique, force est d'admettre que l'objet en a l'effet et devrait amener du tourisme dans la région. «*On est en plein été et je commence à recevoir des messages de gens en voyage sur la Côte-Nord qui y sont en raison du livre; ils l'utilisent comme un guide, à leur manière.*» Mais pour lui, la nuance est qu'il faut aborder l'ouvrage comme un guide culturel, «*un copilote*», qui donne envie de partir à l'aventure, en prenant son temps, en parlant aux gens. Parce que oui, estime l'auteur, il y a sans doute plus de valeur à prendre la mer avec un local qui vous invite que de soupirer dans une longue file d'attente en imperméable jaune. L'appel à l'écotourisme responsable est clair dans le message que porte cette visite guidée écrite.



La plage des Escoumins.

Les Ti-Gus, les bélugas, l'histoire

Côte-Nord, une visite guidée sur la 138 est un livre qui invite à l'art de vivre au rythme de la nature et qui donne envie d'être avec les autres, de «faire» communauté. À aucun moment, l'auteur ne parle du prix des choses. Aucune note sur cinq étoiles. Sauf, peut-être, une seule fois... À Forestville, la petite boulangerie qui fait les gâteaux locaux Ti-Gus est aujourd'hui prise d'assaut par les touristes curieux de goûter ce Jos Louis nord-côtier. C'est une des rares mentions d'un lieu commercial.

L'auteur s'adonne plutôt à transmettre «*un état d'esprit*», en ponctuant le voyage de souvenirs bien personnels, comme la fois où il a fondu en larmes devant une bande de bélugas venus se balader à la pointe aux Escoumins.

À travers des anecdotes, des histoires locales, des portraits d'habitants et des légendes, Guillaume Hubermont démontre toute la complexité de «*ce pays en soi*». Parce que, la Côte-Nord, c'est grand. C'est 1250 kilomètres de côte et 200 000 kilomètres carrés de forêts, de lacs et de rivières, habités à l'origine par les Innus et les Naskapis.

Ces 250 dernières années, la région a été exploitée par les entreprises forestières et minières étrangères et métamorphosée par les mégastructures hydroélectriques d'Hydro-Québec.



Gilles Vigneault et le goût du Québec

Peu populaire ?

Même si 54% des Québécoises et Québécois prévoient passer leurs vacances dans la province, la Côte-Nord reste une destination impopulaire. Selon un récent sondage web mené par CAA-Québec, seulement 5% des 1000 personnes sondées à la mi-mai pensent s'y rendre cet été. Les cinq régions les plus populaires sont Québec (21%), la Gaspésie (18%), Charlevoix (16%), les Cantons-de-l'Est (14%) et le Bas-Saint-Laurent (13%).

Dans la section des commentaires de l'article du quotidien, Le Nord-Côtier, qui publie ces chiffres, les internautes étaient nombreux à vanter la région et à la considérer comme un secret bien gardé. En ce sens, le livre de Guillaume Hubermont participe à défaire les préjugés associés à ce coin de la province encore trop méconnu des gens d'ici.

En 2007, avec en poche une maîtrise en histoire fraîchement complétée dans sa Belgique natale, Guillaume Hubermont met les pieds pour la première fois à Natashquan. Ne connaissant rien du Québec, sinon une chanson de Gilles Vigneault que fredonnait son père, il y est venu avant tout pour rejoindre une future amoureuse au bout du monde. Une fois descendu de l'avion à Montréal, il est monté illico à bord d'un autobus qui allait lui faire parcourir, pour la toute première fois, cette route mythique. Les premières pages s'ouvrent d'ailleurs sur ses premières impressions des villes traversées à ce moment : Tadoussac, Forestville, Baie-Comeau, Port-Cartier, Sept-Îles, et les derniers 367 km qui fraient la Minganie jusqu'à Natashquan.

«Je me souviens de mon voisin, Lionel Vigneault, 80 ans, avec qui je prenais un gin tous les jours aux premiers mois de mon arrivée. Il ne comprenait pas ce que je disais, je ne comprenais pas ce qu'il me disait. On parlait la même langue, pourtant. J'étais en train d'apprendre l'accent macacain coupé au couteau qu'il avait. On a fini par se comprendre», se souvient Hubermont. Il a privilégié la lenteur et la minutie pour s'intégrer et se lier au noyau villageois.

«Ç'a pris du temps avant que je me mette à jaser, à donner mon avis. Dans des petits milieux comme ça, tu prends ton temps avant d'ouvrir la bouche. Au début, je me taisais, j'étais à l'écoute, j'apprenais où j'étais. Ma première vraie job, je l'ai eue après trois ans.» Le jeune européen mi-vingtaine qu'il était à ce moment est bien loin derrière, lui qui se considère aujourd'hui Nord-Côtier.



La 138, route vivante



La où la 138 s'arrête, pour l'instant, à Kegaska.

On associe la route 138 à la Côte-Nord, une fois le fjord traversé entre Baie-Sainte-Catherine et Tadoussac, même si c'est la même route que la rue Sherbrooke qui scinde Montréal d'est en ouest. Un long ruban de pavé qui peut vous faire « presque » parcourir la province dans sa longueur. Presque, parce que la route ne relie pas tous les villages à son extrémité est, en Basse-Côte-Nord.

« Quand je suis arrivé en 2007, ça faisait 10 ans que la route se rendait à Natashquan. Les gens étaient habitués, mais ça restait qu'on était le dernier village, le village du bout de la route. »

- Guillaume Hubermont

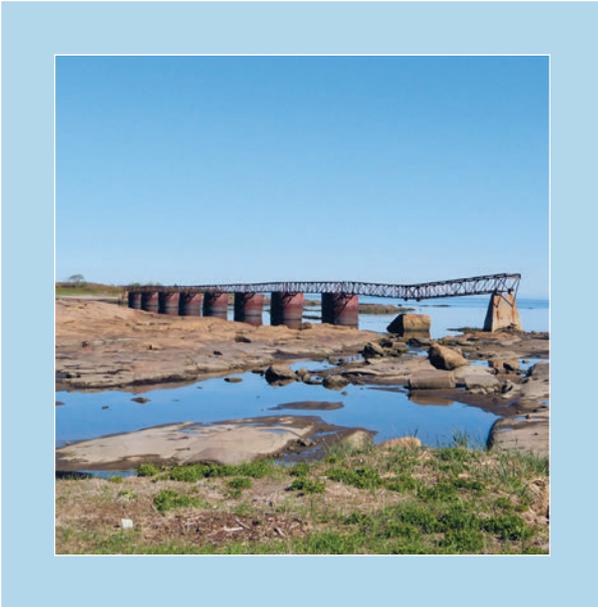
Avant 1996, elle s'arrêtait à Havre-Saint-Pierre. Depuis 2013, la route s'étire jusqu'à Kegaska, 44 km plus loin. Quelques villages sont reliés entre eux, mais ne sont pas encore connectés à la 138. Dans le cadre du développement hydroélectrique prévu dans le Plan Nord, un tronçon jusqu'à La Romaine sera bientôt complété.

« J'ai vu cette route-là s'étirer, mais aussi changer de place en raison de l'érosion des berges. Une fois arrivé à Kegaska, il n'y a plus de route, mais il y a sans doute une route, un chemin, une manière de se rendre plus loin. »

Cette manière, c'est la route blanche: 525 kilomètres accessibles en motoneige, l'hiver, quand il y a suffisamment de neige. En été, c'est le populaire Bella Desgagnés, qui sert de croisière, de transport et de ravitaillement aux villages isolés: la communauté innue de Unamen Shipu, Chevery, Harrington Harbour, Tête-à-la-Baleine, Mutton Bay, La Tabatière, Saint-Augustin, celle de Pakuashipi, Rivière-Saint-Paul, Vieux-Fort et Blanc-Sablon.

Photos et illustrations

En plus de signer les textes, Guillaume Hubermont est aussi l'auteur des illustrations et des photos de l'ouvrage. À l'instar de ses propos, la plupart des photos représentent des lieux sublimes, inquiétants, étranges, loin des beaux clichés des magazines touristiques. « *Des photos sans humains, un peu vides, que j'avais prises hors contexte de la réalisation du livre, et quand j'ai montré ça à la maison d'édition, ils n'étaient pas certains* », avoue-t-il. Les photos plus sombres et mystérieuses sont contrebalancées par des photos de paysages plus classiques, sans être génériques pour autant. Le style des illustrations, quant à lui, se constate à la simple vue de la couverture.



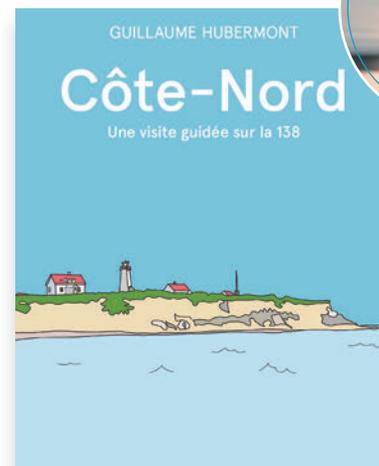
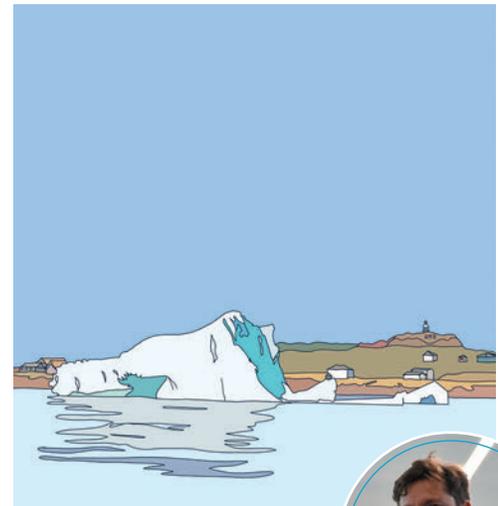
Vestiges industriels, pointe de l'île Patterson.

Prolonger la route, oui, mais...

Plusieurs attendent que la route se rende à leur village depuis longtemps, même si on s'inquiète de voir davantage de véhicules lourds et de machinerie la traverser. C'est le cas de Mathieu, au premier plan des portraits d'habitants de l'auteur, originaire de Natashquan, qui est témoin du phénomène depuis que le chantier hydroélectrique de La Romaine est entamé.

« *C'est quoi, le progrès? C'est un gros débat. On veut la route parce qu'on veut se sentir plus en sécurité, parce qu'on veut avoir un meilleur accès aux soins de santé, on veut des produits moins chers, mais en même temps, comme le dit Mathieu, on perd son âme, on perd la cohésion d'un village* », reprend Guillaume Hubermont.

Pour lui, il n'y a pas de solution miracle. « *Il faut voir le prolongement de la route autrement. Ces villages-là, ils sont en train de mourir. La moyenne d'âge est de 60-70 ans. Il n'y a plus d'enfants, plus de familles.* » ■



Côte-Nord, une visite guidée sur la 138
Guillaume Hubermont
Parfum d'encre, 2025

J'ai toujours aimé regarder passer le ciel



ILLUSTRATIONS DE SOPHIE VOILLOT

Un roman-feuilleton de
Sophie Voillot



Chapitre 5

Dent-de-lionne

Trame sonore : Rolling Stones, *Dandelion*



Steffi venait de partir avec son Julius, lui le premier dans l'escalier, elle juste derrière lui, une main sur son épaule comme si elle était aveugle, ou faite en sucre. On a débarrassé la vaisselle et pendant que Marco s'y attaquait avec Chantal dans la cuisine, je me suis retrouvée seule à table avec le fameux Varan qui n'avait pas fini son verre de vin.

— Fait que... t'aimes ça, l'acide ?

— Ouais, pas toi ?

— J'hais pas ça. À soir, ça t'intéresse-tu ? Je connais un gars qui en a de la bonne.

— L'affaire, c'est que j'ai pas vraiment d'argent...

— Ah... ben coudon, c'pas grave, moi avec ça me tente d'en faire, je vais en prendre deux pis tu me la devras pour la prochaine fois.

J'ai réfléchi en vitesse. Les chances qu'on se revoie n'étaient pas très grandes. D'un seul coup, je me sentais encabanée entre ces quatre murs dont je n'étais pas sortie depuis des jours. Et toute cette histoire de boulettes m'avait laissé un arrière-goût amer, sans compter le spectacle de Steffi éblouie par un dadais d'une telle insignifiance. Dehors, la nuit semblait douce. Et visiblement, Marco n'avait aucune objection à se retrouver seul avec la grande brune. Alors j'ai soupiré :

— Bah, pourquoi pas.

— *All right!* Ça te tente-tu d'embarquer avec moi ? J'ai pas pris mon deuxième casque, mais je sais que Marco en a un, attends-moi une minute.

Quelques mots dans la cuisine, un placard qui s'ouvre et se ferme, échanges d'au revoir et de bonne soirée et hop, en route... le casque était vert forêt pailleté, un brin trop large mais en serrant bien la boucle sous le menton, il tenait à peu près.

— De toute façon tu verras, je suis prudent, je fais attention.

Je n'étais jamais montée sur une moto de ma vie. Je m'attendais à ce qu'elle fasse un bruit du tonnerre mais non, le moteur s'est mis à ronronner à voix basse et on a décollé du trottoir en douceur. Premier arrêt: un bloc appartement anonyme aux abords du métro Laurier, où Varan s'est engouffré seul après m'avoir confié son casque noir qui reflétait les étoiles. Fascinant. Mon regard s'est abîmé dedans pendant une éternité. Quatre minutes et demie plus tard, Varan est ressorti avec les dragées miniatures qu'on a gobées d'un même geste, puis mon baptême sur deux roues a repris son cours.

L'année d'avant, j'avais été conviée à passer une nuit de printemps chez une autre amie, Marie-Laure, dont les parents étaient partis ouvrir leur chalet je ne sais où. Se disant sans doute que les uns empêcheraient les autres de faire des niaiseries, ils avaient aussi autorisé leur fils aîné à inviter un ami. Le frère et la sœur, habituellement à couteaux tirés, avaient fait la trêve pour organiser dans le sous-sol un party dont on se souviendrait longtemps.

Le lendemain après-midi, une fois le ménage terminé, on était en train d'écouter Cat Stevens dans sa chambre en s'extasiant sur ses cheveux bouclés quand le grand frère, qui venait de passer son permis de conduire, avait cogné à la porte pour nous proposer d'aller faire un tour avec son invité. On s'était engouffrées sans se méfier sur la banquette arrière de la petite Chrysler de leur mère. Les deux gars étaient montés devant, les portières avaient claqué et on avait démarré sur les chapeaux de roues. Pendant ce qui m'avait paru des heures interminables, l'auto avait écumé les rues étroites qui sillonnent le Mont-Royal en hurlant des pneus. Et surtout en zigzaguant au maximum pour nous faire pousser des cris d'effroi pendant que les deux sadiques assis en avant ricanaient à qui mieux mieux.

Mais là, pas du tout. L'acide s'est mis à monter doucement et nous aussi, jusqu'au sommet de la montagne où on s'est garés un instant pour contempler la ville étalée dans son costume de lumière. Mais j'avais déjà pris goût à la sensation de rouler à l'air libre, alors on a replongé dedans et on a dansé encore un bout de temps avec elle. J'apprenais à me pencher d'un côté ou de l'autre dans les virages, c'était amusant.

Je me rappelle qu'on s'est arrêtés pour prendre de l'essence. Le moteur s'est tu, j'ai mis pied à terre d'un pas élastique et en méloignant un peu du bolide, je l'ai bien vu me sourire avec un clin d'œil amical, comme une grosse bête sympathique. Parcouru de reflets irisés, il flottait tranquillement, tout près du sol, en respirant de toute sa rondeur bienveillante.

Ensuite, je me revois au milieu d'un petit parc, devant une structure centrale entourée de pierres, peut-être une colonne, peut-être une fontaine. Ça poussait fort en dedans, je me suis mise à donner de la voix pour ébranler le silence des arbres. Janis, Janis, Janis avait beau sortir de ce corps, elle y en avait toujours plus qui jaillissait dans la nuit tiède. Varan se tenait en bordure de mon champ de vision, m'écoutant d'une oreille. Je le voyais comme un protecteur discret, on ne cliquait pas vraiment mais c'était pas grave, le ciel enchanté recouvrait également tout et tout le monde. À la fin, quand je me suis tue, il m'a quand même fait un compliment accompagné d'un applaudissement économe, mais senti. Puis il a proposé de me ramener chez Marco et j'ai perçu moi aussi que le moment était venu de rentrer dans une tanière à l'instar des petites bêtes qui dormaient sûrement autour de nous, blotties.

Le logement somnolait paisiblement, plongé dans l'obscurité. On s'est installés sur *mon divan*. Varan est allé chercher le cendrier et deux verres d'eau. En l'attendant, la pièce tapissée de veines multicolores s'est animée d'une ample respiration. Les photos sépia prenaient toutes sortes de teintes délicates. Quand il est revenu, je me suis exclamée :

— C'est fou pareil, à chaque fois je vois des arcs-en-ciel mais on dirait que le mauve est plus prononcé qu'en vrai, je sais pas ce que ça veut dire ? Les verts aussi sont plus intenses, plus profonds, comme si tout vivait plus, ou plus fort, ou...

Il m'a coupé la parole :

— Ouais, en parlant de fort, baisse donc le volume, oublie pas que t'es... quand on est stone de même, on se rend pas toujours compte.

— Oh, c'est vrai.

D'un seul coup je me suis sentie toute bizarre, prise en faute, soudain consciente qu'il était tard, que Marco dormait sans doute de l'autre côté de la cuisine, bulle d'ombre au bout de mon champ de vision qui une minute plus tôt n'allait pas aussi loin. Et la fatigue m'est tombée dessus. J'avais l'impression de ressentir le poids de tout ce que j'avais vécu depuis ce 1^{er} août. Le basculement vertigineux de ma vie depuis ce jour me faisait tourner la tête et j'ai profité de ce qu'il était parti à la toilette pour m'allonger, un bras sur les yeux dans le but de les abriter de l'éclat brutal du plafonnier. Ce que j'étais bien. Dans le fond, il ne m'en fallait pas plus que ce divan, ce salon, cette maison.

Les paupières baissées, je me suis laissée aller à imaginer à quoi ressemblerait mon existence si Marco acceptait que je m'installe un peu. Je pourrais lui proposer de contribuer en grattant ma guitare en bas, dans la rue, ou dans le parc... Quand je les ai rouvertes, Varan soulevait ma chemise, assis à côté de moi.

Je le voyais comme au bout d'un long tunnel. Il a relevé ma jupe indienne d'une main tout en défaisant sa ceinture de l'autre. Je crois qu'il n'a même pas enlevé son pantalon. Il a porté ses doigts à ses lèvres, les a humectés avec sa langue et les a enfoncés entre mes jambes. Les a ressortis. S'est glissé à leur place.

J'avais la tête qui tournait. Le hérisson roulé en boule dans ma gorge m'empêchait de parler. Je ne savais plus bouger. Mon champ de vision oscillait au rythme des coups de plus en plus rapides qu'il donnait dans ce ventre. C'était si incongru, si ahurissant que ça n'avait rien à voir avec moi. Comme pour me protéger, des milliers d'étincelles blanches m'ont enveloppée. Si je dirigeais mon regard sur quelque chose, il y en avait tellement que j'en avais la vue embrouillée. Sur le mur, les images s'étaient disloquées sous les secousses. Il ne restait d'elles que des masses confuses qui n'avaient plus aucun sens.

Il s'est retiré juste au moment de jouir, ça a giclé sur mon ventre et entre mes seins.

— Tu vois. Je suis prudent, je fais attention.

C'était collant. C'était visqueux. C'était poisseux. Ça me coulait entre les jambes et ça m'engluait de partout. Mes oreilles sifflaient comme si une bombe avait éclaté au milieu de moi. Dans le cratère, il ne restait plus qu'un profond silence.

Varan est retourné à la toilette, puis il a ramassé son casque et son blouson de cuir. J'ai tourné les yeux vers lui, abasourdie.

— Bon ben m'as y aller, moi.

Il m'a fait un petit sourire factice et il a consulté sa montre... il a regardé l'heure ! C'est à ce moment-là que j'ai su. Je me suis relevée dans un brusque soubresaut.

— T'es... t'es pas stone !

— Wow, bien deviné. T'es pas mal bonne. Toi t'en as pris pis moi, j'ai fait semblant.

Il m'a lancé ça avec une lueur dans les yeux. Avec un petit sourire goguenard. Il était fier de son coup, ma parole.

Les étincelles se sont multipliées dans mon champ de vision, le silence a engouffré le reste et quand ça s'est dissipé, il n'était plus là et moi, pas vraiment. Je suis demeurée longtemps sans bouger. Je crois que j'attendais que les photos de David Hamilton reprennent forme. En tout cas, c'est quand j'ai discerné les jeunes filles aux jambes nues que je me suis ébrouée. En reconnaissant la jupe relevée sur leurs hanches. Leur innocence trahie, la perversité du regard adulte du photographe, je ne les distinguais que maintenant. Ainsi secouée, je me suis remise à sentir. À respirer dans la blessure amère de mes poumons désolés.

J'ai réussi à me lever. Je suis allée éteindre le plafonnier d'une main tremblante. Depuis ce jour je les déteste. La première chose que je fais quand j'emménage quelque part, c'est poser un rhéostat pour que plus jamais ils ne m'aveuglent.

La salle de bains était à côté de la chambre de Marco. Je ne voulais pas faire de bruit, mais il a tout de même fallu que je m'aventure dans le passage pour récupérer mon linge propre. Quelle chance. Ensuite je me suis rincée tant bien que mal au lavabo de la toilette, qui donnait sur la salle à dîner. Puis j'ai roulé en boule ma jupe souillée que j'ai enfoncée dans mon sac avec le reste de mes affaires par-dessus. J'ai enfilé mes jeans, déniché sous le divan ma deuxième sandale et contemplé un instant, dans la lueur du réverbère, cet endroit que je m'apprêtais à quitter pour toujours. Marco allait se demander quelle mouche m'avait piquée. Moi, je savais que c'était un reptile venimeux.

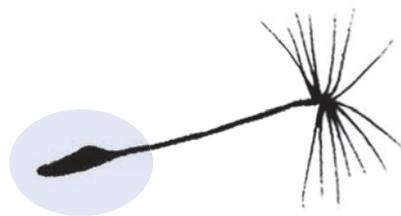
J'ai posé le pied sur la terre ferme de la rue Prince-Arthur. Dehors, pas un chat. Que des papiers gras, des cannettes de bière, des paquets vides de cigarettes. Je me suis orientée un peu, le temps de démêler le nord du sud, puis je me suis mise à descendre la rue de Bullion vers mon seul refuge en ce monde : la place Jacques-Cartier.

J'avais seulement parcouru quelques blocs quand les oiseaux ont commencé à pépier. Le ciel bleussait. Mes genoux flageolaient. Au coin de la rue Sherbrooke, je me suis laissée tomber sur un muret de pierre. Je ne sentais rien. À peine si je respirais. J'étais encore abasourdie. Il planait toujours en moi, ce curieux silence. Mais le bleu pâlisait et à ma gauche, j'ai vu émerger de la nuit quelques feuilles dentelées, une frêle tige, surmontée d'une boule hérissée d'étoiles. Un pissenlit.

Un pissenlit sorti de nulle part, une **petite** chose vivante, vaillante, qui poussait contre toute attente entre l'asphalte du trottoir et la pierre du muret. Qui s'était frayé un chemin jusqu'au soleil, qui avait fleuri et formé des semences prêtes à s'envoler aux quatre coins du monde. Une petite tête de lion qui s'ébrouait dans la lumière.

Alors quelque chose s'est soulevé en moi. Moi qui ai une incisive croche, moi qui suis née sous le signe du Lion. *Dandelion, dent-de-lionne*. Ce serait mon nom de guerre, mon totem secret. Dans un long frémissement, j'ai su... non. J'ai décidé. Que j'allais rester vivante. Grandir. Peut-être même m'épanouir.

Je me suis relevée, j'ai assuré les bretelles de mon sac à dos sur mes épaules et j'ai bondi vers le sud en rugissant.





chronique

GASTON GRÉGOIRE

CAMELOT MÉTRO RADISSON
ET CLINIQUE 1851 SHERBROOKE / DE LORIMIER

Mon rétablissement, une journée à la fois

Chaque jour, à mon point de vente, beaucoup de clients viennent m'encourager en me disant: «*Tu es sur la bonne voie.*» Je leur réponds: «*Une journée à la fois!*»

Depuis janvier, j'ai commencé ma thérapie pour les personnes ayant un trouble de la personnalité limite (TPL). J'ai complété ma première phase il y a deux mois. J'ai travaillé sur différents éléments afin d'être capable de dresser un bilan de mes forces et de mes faiblesses personnelles. Mes forces: être à l'écoute et lucide. Au besoin, je partage mes perceptions avec mes proches pour atteindre mes objectifs et poursuivre mon rétablissement. Être impliqué à fond dans ma thérapie me permet de vraiment sortir mon méchant. Je suis déterminé à m'en sortir, cette fois-ci.

Pour la deuxième phase, je cherche à établir un plan d'action avec l'aide nécessaire pour y arriver. Je veux apprendre à faire les choses autrement. Je vais appliquer la théorie des trois postures: être proactif, réactif, ou passif. Je veux augmenter mes responsabilités et diminuer les influences qui tendent à me maintenir passif. Il faut aussi que je pratique la connaissance de soi et la visualisation. Le pouvoir de la visualisation, c'est la capacité de concevoir des images, des parfums, des couleurs, des sons, des pensées, des ressentis, des émotions, et de se voir réussir avec succès.

Se réinventer

Tous les jours, je me sens prêt à débiter cette deuxième phase, qui va être une introduction au pouvoir de l'action et au pouvoir d'innover. Je veux être capable de terminer ce que je commence. Je suis content du travail que j'ai accompli pendant

la phase un. C'était sept cours, tous les mercredis matin, sur sept semaines. Le début de la phase deux contient beaucoup de matière: comment stabiliser mon humeur et augmenter mon estime personnelle. Je me dis dans ma tête que c'est chapitre par chapitre. Les thèmes à travailler pour moi seront: la discipline, l'indiscipline, le courage, la crainte, la flexibilité, la rigidité, la curiosité, apprendre à connaître mes intérêts, etc.

Vivre ses émotions

J'ai hâte de vivre pleinement mes émotions, résultat du travail que je fais depuis le 18 juillet dernier: arrêter de consommer. Je suis content et heureux de vivre une journée à la fois. C'est un travail colossal qui me demande beaucoup d'attention. Quel chemin parcouru depuis ce 18 juillet! Ce jour-là, le docteur du CHUM a appelé le Centre de réadaptation pour que j'aie accès à une thérapie pour les personnes vivant avec un TPL.

Aujourd'hui, moi qui étais dans la rue, je suis capable d'écrire pour le journal *L'itinéraire*. C'est fou! Maintenant, je fais du bénévolat une fois par semaine pour vider le camion de Moisson Montréal. Je suis fier de ce que j'ai accompli – et ce n'est pas fini! Le gros travail ne fait que commencer.

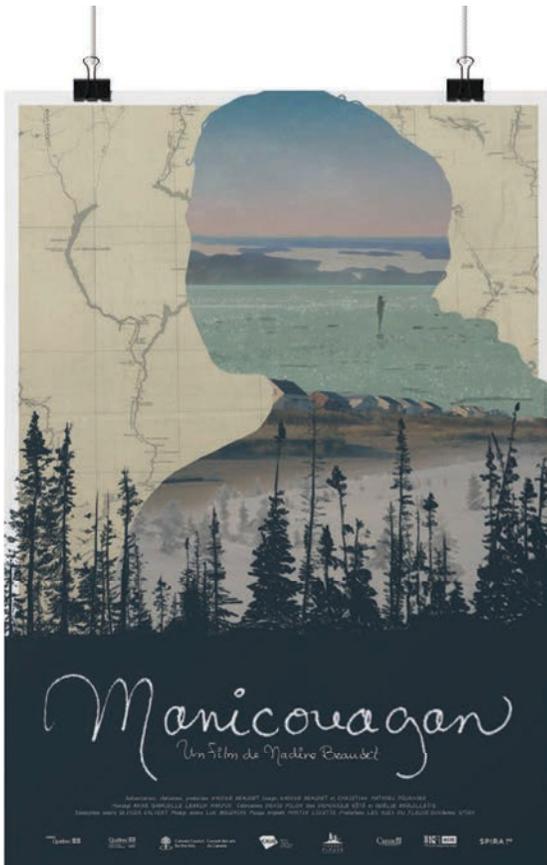
Je remercie énormément mon intervenante Maude, qui m'a particulièrement aidé, ainsi que toute l'équipe de *L'itinéraire*, en général. Et surtout Daniel, qui était responsable de la distribution et qui m'a dit un jour, en me regardant droit dans les yeux: «*Gaston, oublie tous les gens avec qui tu as consommé, et ça va bien se passer... une journée à la fois.*» ■



Agathe Melançon

Camelot métro Lionel-Groulx

© PHOTOS COURTOISIE



Manicouagan

Nadine Beaudet

Canada, 2025, 101 min

MANICOUAGAN

La Côte-Nord est un vaste territoire isolé, riche en ressources naturelles. Au cœur de cette région, la Manicouagan, un territoire dévoilé dans le nouveau documentaire éponyme de Nadine Beaudet, sorti en salle le 6 juin. Un lieu façonné par l'impact d'une météorite, et plus récemment, par les barrages d'Hydro-Québec.

Originaire de Pointe-aux-Outardes, la réalisatrice donne la parole à une galerie de personnages qui racontent la région : ses trois filles, des membres de la communauté innue, un guide de montagne... Tous témoignent, chacun à leur manière, de leur attachement profond à cette terre, mais aussi des bouleversements provoqués par la construction du barrage Manic-5 et de l'ennoiement d'une partie du territoire.

Manicouagan est à la fois un film riche en informations et d'une grande beauté visuelle. Construit avec poésie, il sensibilise aux conséquences des activités humaines sur le territoire et nous invite à réfléchir aux traces que nous laissons derrière nous.





ENTREVUE AVEC NADINE BEAUDET

L'Itinéraire a rencontré Nadine Beudet, qui signe avec *Manicouagan* son long métrage le plus intime. Peu habituée à se mettre en avant, elle a accepté de répondre à nos questions.

Vous êtes née sur la Côte-Nord, mais vous avez étudié à Montréal. En quoi le fait d'être partie a-t-il influencé votre film ?

C'est en vivant à Montréal que je me suis aperçue à quel point mon territoire me manquait. Quand je suis retournée sur la Côte-Nord, je ressentais beaucoup d'émotions. C'était comme si je m'étais éloignée d'une personne que j'aimais, et que là, je la retrouvais.

Le thème de l'eau traverse tout votre film. Qu'est-ce que ça représente pour vous ?

L'eau me touche profondément, sur le plan émotionnel. Pour moi, c'est l'origine de la vie. Ma mère passait beaucoup de temps au bord de la mer lorsqu'elle était enceinte de moi, et j'ai l'impression d'avoir été bercée par les vagues avant même de naître. Plus tard, j'ai voulu faire la même chose avec mes propres enfants.

Il y a dans l'eau quelque chose de profondément beau : les rivières, les lacs... Mais il y a aussi une certaine crainte que je ressens depuis l'enfance, face à ces immenses ouvrages [barrages] qui sont à la fois impressionnants, nécessaires, et pourtant paradoxaux. On a besoin d'électricité, mais à quel prix pour le territoire ?

Justement, le film parle des traces laissées sur le territoire, comme celles des barrages hydroélectriques. Comment les gens de la région vivent-ils avec ces bouleversements ?

Certains lieux d'importance sont perdus à tout jamais. Dans le film, ce sont les derniers qui ont été sur leur territoire qui prennent la parole. Ils sont tristes que leurs enfants ne puissent jamais voir ces magnifiques endroits.

Cette réalité reste d'actualité parce que le territoire continue d'être menacé par l'exploitation forestière et minière.

Les témoignages des Innus de Pessamit sont très importants dans le film. Comment avez-vous établi des liens pour partager leurs histoires ?

La première chose, ça a été de leur dire que j'étais née sur la péninsule de Manicouagan. Leur réaction, souvent, c'était : « Ah, vous êtes notre voisine. » Mon intérêt était sincère, je voulais comprendre comment ils avaient vécu les événements. Et je pense qu'ils l'ont senti.

« Je tenais à ce qu'ils se sentent concernés, les Autochtones et les allochtones partagent le même territoire, et c'est ensemble qu'ils racontent son histoire. »

Vos trois filles apparaissent dans le film. Comment leur présence a-t-elle enrichi votre récit ?

Comme c'est un film que je voulais faire depuis très, très longtemps, je filmais parfois des petites images de mes enfants. C'est mon long métrage le plus personnel, et avec le temps, elles ont compris ma démarche.

Je voulais leur dédier ce film, parce qu'il parle aussi de transmission. Être née sur la Côte-Nord, pour moi, c'est un privilège. Et j'avais envie de leur transmettre cet attachement au territoire.

Quel message souhaitez-vous que les spectateurs retiennent du film ?

De façon plus large, je suis très attachée à la notion d'appartenance. Peu importe nos origines, notre identité, on a tous, quelque part en nous, un port d'attache. Le film parle de ça, d'un retour, d'un ancrage. Il pose aussi la question des traces qu'on laisse derrière nous, et de la manière dont on les laisse.

Je crois qu'on a un certain pouvoir sur notre existence, et sur le monde qui nous entoure. Ce pouvoir-là, on peut l'exercer en restant fidèles aux valeurs qui nous habitent, en faisant, à notre échelle, du mieux qu'on peut.





SUGGESTIONS



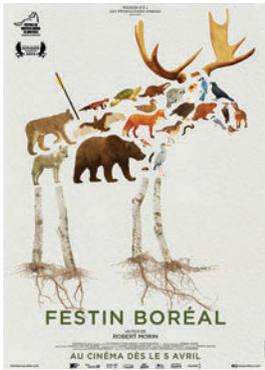
PAR ALEXANDRE DUGUAY

Cinéphile aguerri et Directeur – Stratégie numérique



Le territoire, documentaire de Bernard Lafrenière et Georges Privet
Québec, 2008, 44 min

Qu'il soit rural, urbain ou mix, le territoire a, de toute évidence, son rôle à jouer dans l'histoire du cinéma québécois. C'est d'ailleurs tout le propos de Bernard Lafrenière et de Georges Privet dans un condensé de 44 minutes. Truffé d'archives et d'interventions de plusieurs cinéastes (Alanis Obomsawin, Richard Desjardins, Charles Binamé, Frédéric Back, etc.), ce chapitre d'une série en 13 épisodes consacrée au cinéma d'ici évoque la richesse du vaste territoire, de ses terres agricoles et des peuples autochtones qui l'occupent depuis des siècles. Notez que la série intégrale est disponible sur le site de l'ONF.



Festin boréal, essai de Robert Morin
Québec, 2023, 75 min

Un orignal atteint d'une flèche s'affaisse, puis se laisse mourir en forêt. La faune s'invite ainsi à un délectable banquet, l'animal mort servira de festin aux insectes, oiseaux de proie et bêtes carnivores le temps de quelques saisons. Dans ce film de l'iconoclaste Robert Morin, le spectateur assiste tout en contemplation au cycle de la nature. Parfois humoristique, parfois poétique, l'exercice dépouillé de toute musique et de narration incite à l'émerveillement. Il s'agit aussi d'une invitation à la réflexion sur notre gestion du territoire (les coupes sauvages de la forêt boréale) qui n'est pas sans conséquence sur l'environnement.



Le Nord au cœur, documentaire de Serge Giguère
Québec, 2012, 88 min

La dernière visite du géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin (1923-2020) à Mushuau-nipi remontait à 1972. 40 ans plus tard, il renoue avec le territoire nordique qu'il qualifie de « lieu mythique du Québec ». Le touchant accueil réservé à l'auteur de Nordicité canadienne lors de son arrivée à Mushuau-nipi témoigne de la reconnaissance que lui porte la communauté innue. Sous l'œil de la caméra de Serge Giguère, Louis-Edmond Hamelin, 89 ans, se remémore avec modestie les grandes lignes de sa carrière. De son premier contact avec les Autochtones (dont l'impact sur son œuvre est majeur), en passant par sa passion des mots et la marque qu'il a laissée à titre de pédagogue, cet important défenseur des communautés autochtones nous dévoile sa fascinante conception du Québec.



Bacurau, drame de Kleber Mendonça Filho et Juliano Dornelles
Brésil, 2019, 132 min

Dans un futur proche, le village de Bacurau au Brésil est soudainement rayé des cartes. Peu de temps après ce mystérieux phénomène, la petite communauté est touchée par une vague de meurtres sordides, tandis que la communication réseau est brouillée. Déjà privés d'eau courante par un politicien véreux d'une ville avoisinante, les habitants devront se montrer solidaires et se battre pour leur survie et celle de leur territoire. Évoquant tour à tour le cinéma d'Alejandro Jodorowsky, André Forcier et Quentin Tarantino, la violence de ce western contemporain agit tel un exutoire fantasmé contre l'oppression. Une ode à la résistance pour la sauvegarde de la culture et des traditions s'érige contre l'oppression d'un peuple gouverné, au moment du tournage, par Jair Bolsonaro, un nostalgique de la dictature militaire. Bref, *Bacurau* s'avère un coup de gueule cinématographique plutôt jouissif.

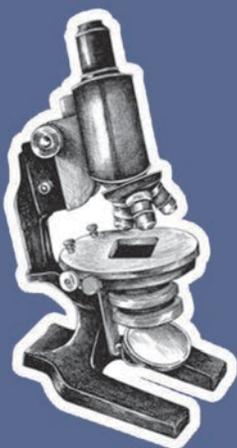




ESPACE SCIENCES 2025

par **Gabriel Lavoie**

Participant photojournaliste
Camelot épicerie Métro Ch. Chambly,
Longueuil



Tout est science.
Des confins de
l'univers à la nature
qui nous entoure,
dans la technologie
de tous les jours en
passant par la vie
sur Terre, la science
est partout.

► DEPUIS LES ENTRAILLES DE LA TERRE

L'analyse d'une roche volcanique de l'archipel d'Hawaï a démontré que la matière du noyau terrestre fuit et se fraye un chemin jusqu'à la surface par les volcans. Un voyage de 2900 kilomètres à travers le manteau terrestre. Cette découverte, parue le 21 mai dans la revue *Nature*, étonne les géologues qui pensaient que la matière du noyau restait dans le noyau.

L'équipe de chercheurs dirigée par le géochimiste Nils Messling de l'Université de Göttingen, en Allemagne, a déterminé que c'est la proportion d'isotopes, une forme différente d'un même atome, qui a révélé l'origine de ces roches.

La constitution des éléments chimiques, comme l'hélium, a toujours le même nombre d'électrons, mais elle peut différer par son nombre de neutrons. On parle par exemple de l'hélium -3 ou de l'hélium -4.

Dans l'échantillon de roche d'Hawaï, la présence d'hélium -3 et de trois isotopes différents de ruthénium, un métal rare concentré dans le noyau terrestre, vient confirmer l'hypothèse émise par l'équipe de recherche.

Source: *Voyage depuis le centre de la Terre*,
Agence Science Presse, mai 2025.

► C'EST OK POUR LA 5G !

Une inquiétude collective veut que le réseau 5G ait des effets nocifs sur la santé. Des chercheurs allemands ont donc voulu étudier l'impact des ondes électromagnétiques sur nos cellules.

Les gens craignent que l'utilisation des téléphones mobiles puisse causer le cancer. Pour que ce soit le cas, il faudrait que les ondes endommagent les cellules de notre corps. Selon cette logique, notre peau serait la première affectée. La croyance populaire fait également allusion à d'autres cancers, supposant que les ondes pénétreraient aussi en profondeur dans notre corps.

L'équipe de l'Université Constructor, en Allemagne, s'est penchée sur cette question. Les chercheurs ont exposé des cellules de peau à des ondes comparables à celles du réseau 5G et à des ondes de plus grande intensité. Résultat: aucune conséquence détectée, même avec des ondes plus puissantes.

Étonnamment, l'intensité ne prévaut pas ici, alors que des ondes de l'ordre de 3 GHz peuvent pénétrer dans la peau plus en profondeur (10 mm) que des ondes de 10 GHz (1 mm).

De récentes conclusions publiées dans la revue *PNAS Nexus* sur les effets des ondes électromagnétiques permettent enfin d'affirmer que ces dernières sont sans conséquence sur l'ADN humain.

Source: *La 5G n'endommage (toujours pas) les cellules*,
Agence Science-Press, mai 2025.



DANIEL GRADY
VENDOR PJC SAINT-LAURENT / DES PINS

Finding meaning in life

You must find something in life that brings you happiness. Something deep within us –perhaps our inner soul– urges us to seek out experiences that help us grow into better people. The truth is, we all have a unique gift, and we must use it to improve our current situation and make something meaningful of our lives.

The key to a better life is to foster a cycle of encouragement with friends, family, and loved ones. The choice is yours: you must decide for yourself and take action. Remind yourself that you are capable of achieving whatever you set your mind to. And don't let your enemies or setbacks defeat your vision for a better tomorrow.

Even small victories can make you proud and lead to real transformation. If you fail, don't be discouraged – failure can offer valuable lessons for future success. Everyone should care for both body and mind in order to go out and experience fulfillment.

You deserve peace and joy in your life. But don't expect others to always be there for you if you haven't yet learned to show up for yourself. Take responsibility for your well-being. Pay attention to your interactions with the world –observe where you're being guided, and learn to recognize the patterns that point toward different paths.

I don't know what the future holds for me, but I can only hope –and act– according to that hope, so that my thoughts may guide my actions.

Never ending world

Some people refuse to see the positive side of their existence in this world, shutting themselves off from the power of belief. We shouldn't see death as an irrefutable end, but as a transition that frees us from the demands of this life.

Belief –of any kind– should not lead to fear of the unknown, but to hope for what comes next, and above all, to gratitude for the present moment. I truly feel that this life has a special plan for me, one that includes its challenges just as much as its joys.

I've witnessed suffering, injustice, and hate. And even with that perspective, I still believe we must hold on to the beauty of this time. Do whatever fulfills you today, and never stop believing in the never-ending world of your vision –the captain of your soul, the paradise of your mind. ■

NOSTALGIE

ATTENDS!
POUSSE PAS
OH!

ÇA ALORS!
UN DÉMÉNAGEMENT
DU PREMIER JUILLET!

EN 2025!
INCROYABLE!
JE CROYAIS
QUE Ç'ÉTAIT
PLUS DU TOUT
D'ACTUALITÉ



BRAVO LES
GARS!

VOUS ÊTES
UNE ESPÈCE
EN VOIE
D'EXTINCTION

MERCI DE
FAIRE MENTIR
LES STATISTIQUES
SUR LA CRISE DU
LOGEMENT!

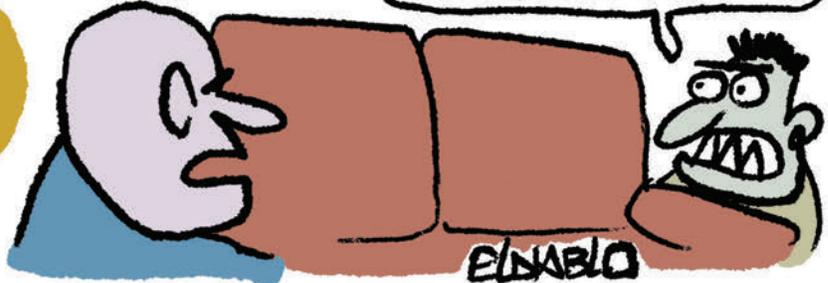
?



PEUT-ÊTRE
QUE FINALEMENT
LE MONDE NE VA
PAS SI MAL.

IL A DIT
QUOI LE CAVE?

J'EN SAIS RIEN MAIS IL
EST TEMPS DE CRISSER
LE CAMP AVANT QUE
LES FLICS RAPPLIQUENT



C'EST ENCORE
DROLE



Pier-Luc Ouellet
Humoriste

LIT
NE
RA
RE
CHRONIQUE
HUMOUR

Mon pire appart.

Y'a des déménagements plus faciles que d'autres. Celui qui m'a mené à Montréal n'en faisait pas partie.

J'arrivais à Montréal pour les études, moi, ti-gars du bas du fleuve qui ne connaissais pas âme qui vive à Montréal (ben, mettons, je connaissais Guy A. Lepage, mais ce n'était pas réciproque).

J'avais dû choisir mon appartement à la dernière minute, et j'étais tombé sur cette annonce pour une colocation à Côte-des-Neiges.

J'arrive donc dans cet appartement, et premier constat: le gigantesque salon plein de cachet que j'avais remarqué à ma visite était complètement vide. En fait, ce n'est pas exact, il était vide d'humains, mais rempli de sacs poubelle noirs.

Je suis encore un néo-Montréalais, et je ne comprends pas tout de suite ce que ça veut dire, mais, le lendemain, mon nouveau coloc m'explique: il a mis toutes ses possessions dans des sacs de poubelle parce qu'il craint avoir des punaises de lit dans sa chambre. Ça ne me rassure pas beaucoup, parce que nos portes de chambre sont pratiquement collées l'une à l'autre.

Heureusement, ça s'est avéré être une fausse alerte. Les marques avec lesquelles mon coloc se réveillait sur le corps venaient probablement davantage des miettes des chips qu'il dévorait dans son lit.

Mais ce n'était pas la fin de mes mésaventures.

Je ne suis pas la personne la plus ordonnée qui soit, mais j'ai quand même un niveau d'hygiène minimal que mes nouveaux compagnons ne semblaient pas partager.

En revenant du congé des fêtes, j'ai trouvé sur la table une vieille boîte de pizza contenant des croûtes et des os d'ailer de poulet qui semblaient déjà être là depuis un bon moment. J'ai décidé que, cette fois, je ne ramasserais pas derrière eux, et que j'allais jouer à: «*elle va rester là combien de temps, la boîte*». J'ai fini par abandonner après deux mois parce que la victoire avait une étrange odeur de défaite.

Parlant d'odeur, vous ne serez guère surpris d'apprendre que personne ne se méprenait entre notre appartement et une parfumerie.

Un soir, excédé, j'ai décidé d'allumer une chandelle au sapin baumier dans le corridor d'entrée, question d'atténuer la senteur de dépotoir qui nous assaillait dès l'ouverture de la porte. Je suis allé travailler dans ma chambre. Une heure plus tard, un de mes colocs entre et s'exclame :

«POUAH! Ça pue donc ben ?!»

— Ouais, Pier-Luc a allumé une chandelle.

— Voyons donc! Pier-Luc, viens ramasser ta chandelle. Pense un peu aux autres!»

Visiblement, le parfum «bouffe en décomposition» leur plaisait davantage.

Bref, ma première année de vie à Montréal, je l'ai largement passée enfermée dans ma chambre. Je m'isolais tellement qu'à la fin de l'année scolaire, nous avons décidé de ne pas renouveler notre bail, et je n'ai quasiment pas remarqué que tous mes colocs avaient quitté définitivement l'appartement. Surtout parce qu'ils avaient laissé presque tous leurs effets derrière eux, me laissant le soin de faire le ménage pour eux.

Et là, je dois avouer que j'ai été une mauvaise personne. Le 1^{er} juillet, le propriétaire est entré pendant que je chargeais le camion de mes effets, et il a constaté que l'appart était encore plein d'objets légués par mes anciens colocs : plats, chaudron, conserves, meubles et j'en passe.

Il m'a regardé et dit: «*Là, Pier-Luc, tu ne vas pas me laisser avec tout ça, hein ?*» J'ai répondu: «*Bien sûr que non! J'allais d'ailleurs jeter cette boîte de plats au recyclage.*»

Je suis descendu avec la boîte, que j'ai bel et bien mise au recyclage, puis j'ai mis les clés dans le camion, laissant derrière moi une année de mauvais souvenirs... et des armoires pleines de conserves abandonnées.

Désolé, monsieur Levy. ■



joseecardinala@yahoo.ca

JOSÉE CARDINAL
DISTRIBUTRICE

chefs de file

THÈME : LE CIRQUE SOCIAL

Cherchez les neuf mots correspondant aux neuf définitions suivantes. Les premières lettres des neuf mots trouvés constitueront la solution. Ne tenez pas compte des accents.

Échangerai		Équipe		Nidifications		Gères	
Perméabilité		Bar		Tétions		Unité de mesure	
Phalange							
Médicament							
Île de France			Atomes				
Éminence			Copulera				
		Inflorescence					Bourgeon
		Tremper					
Utilisons						Docteur	
Existais					Ut		
					Composition		
Posséda				Dense			
Châssis				Planche			
						Note	
Ouvrions							
Consulteras							
							Béryllium

1																			
2																			
3																			
4																			
5																			
6																			
7																			
8																			
9																			

Solution

DÉFINITIONS

- Hémicycle.
- Tente.
- Figure qui consiste à revenir à la position de départ après avoir effectué un exercice.
- Figure qui consiste à jongler avec des objets en cercle continu.
- Dans les cirques forains, personnage qui, à l'entrée, vante les mérites du spectacle.
- Clown grimé de couleurs violentes, accoutré de façon grotesque, qui exécute des parodies de numéros.
- Agrès aérien constitué d'une barre horizontale suspendue par deux cordes verticales accrochées à un portique.
- Un des objectifs du cirque social.
- Chacun des deux bâtons garnis d'un étrier dont on se sert pour marcher à une certaine hauteur du sol.

Solution : Art d'exécuter des exercices de force, d'adresse et d'agilité.

SOLUTIONS - 15 juin 2025

Virginie	P	R	M	C	F														
Grognier	B	U	R	I	N	A	G	E											
État du colin	C	O	L	O	N	A	T												
Discuter	D	E	B	A	T	T	R	E											
Prénom féminin	L	I	N	E		E	R												
Planche	C	A	N	E		U	R												
Grandes	G	E	A	N	T	E	S												
Entité	T	E	T	U	E		N	U											
Arbre	I	P	E		S	T	E												
Comble un romain	A	R	C	O	N	N	E												
Épissée	E	R	E	I	N	T	E	E											

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	
1	L	E	P	R	O	M	A	T	E	U	S	E
2	A	D	M	I	N	I	S	T	R	E	N	T
3	S	I	C	C	N	D	S	M	L	E		
4	C	C	C	E	M	U	L	I	E	Z		
5	I	T	E	M	I	R	T	U	R			
6	V	E	L	A	S	S	E	E	N	T	A	
7	I	R	A	N	I	E	N	S	I	I	I	
8	T	O	S	S	E	T	E	T	E	S		
9	E	N	E	N	A	M	E	N	T	E		
10	S	S	O		S	U	R	E		T	E	T





détente

Jeu des 7 différences

Pouvez-vous trouver les sept différences dans cette illustration ? Bonne chance !

CIRQUE HORS PISTE | FACEBOOK



Jeu de chiffres



Placez un chiffre de 1 à 9 dans chaque case vide. Chaque ligne, chaque colonne et chaque boîte 3x3 délimitée par un trait plus épais doivent contenir tous les chiffres de 1 à 9. Chaque chiffre apparaît donc une seule fois dans une ligne, dans une colonne et dans une boîte 3x3.



5	1			7		6	9	
	4					1		5
	6			5		2		8
		1	3	8	9			
			6		7	3	1	
4	7	3		2				
		4	8					9
							6	
		6			3	8		

PUBLICITÉ



Vous avez le don de faire de la magie.

Un don de **1\$ = 6\$** en retombées économiques pour la société.

Imaginez quand vous donnez plus.

itinaire.ca/faire-un-don



Faire un don

Cartes-repas

Abonnement
papier / numérique



Je fais un don de

100 \$ 75 \$ 50 \$ autre montant: _____ \$*

Identification M. Mme Autre

Nom: _____

Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Code postal: _____

Courriel: _____

Téléphone: () _____

Mode de paiement

Chèque (au nom du Groupe communautaire L'itinéraire)

Visa Mastercard Code de vérification de la carte (CVC) _____

Numéro de la carte

Expiration (Mois, année)

Signature de la personne titulaire de la carte

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103 rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage Montréal (Québec) H2K 2H9

* Pour respecter la planète et réduire ses frais postaux, L'itinéraire envoie le reçu d'impôt une seule fois par année, au début de janvier suivant le don.

Vous pouvez faire un don directement en ligne sur itinaire.ca

Numéro de charité de l'organisme: **13648 4219 RR0001**

Carte-repas

JE VEUX ACHETER DES CARTES-REPAS



J'offre _____ cartes-repas à 6 \$ chacune = _____ \$*

Vous voulez les distribuer vous-même? Cochez ici:

TOTAL DE MA CONTRIBUTION: _____ \$*

DONS + CARTES-REPAS

Abonnement

JE VEUX M'ABONNER AU MAGAZINE



ABONNEMENT PAPIER:

Je m'abonne pour une période de:

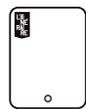
12 mois, **23 numéros** (125 \$ avec taxes)

6 mois, **12 numéros** (65 \$ avec taxes)

Nom ou N° de camelot (s'il y a lieu): _____

ABONNEMENT NUMÉRIQUE:

Via site web: itinaire.ca/kiosque-numerique/



Pour rejoindre notre service aux donateurs:

514 597-0238, poste 228 • luc.desjardins@itinaire.ca

Postez votre coupon-réponse au Groupe communautaire L'itinéraire
2103, rue Sainte-Catherine Est, 3^e étage, Montréal (Québec) H2K 2H9

Dites bail bail à l'itinérance

Quand les organismes communautaires et la communauté
d'affaires s'unissent, **les solutions prennent vie.**



Sur notre page web de campagne, vous trouverez des actions concrètes à poser, en collaboration avec les membres OSBL du **Mouvement pour mettre fin à l'itinérance à Montréal**, sous nos grands thèmes : **LOUER, DONNER et EMBAUCHER.**

En vous impliquant, vous contribuez concrètement à changer la vie d'une personne en situation d'itinérance.



mmfim.ca



Découvrez comment contribuer



MMFIM

L'itinérance, on en fait notre affaire



ON REMPLIT VOTRE TASSE OÙ QUE VOUS SOYEZ

Partout au Québec, on livre gratuitement*

CAFEBROSSARD.COM



CAFÉ
BROSSARD^{MD}

TORRÉFIÉ À MONTRÉAL

514 321-4121 • 1 800 361-4121

*La livraison gratuite s'applique pour les commandes de 10 livres de café et plus.